TONI
ET
CLAIRETTE.

PAR M. DE LA DIXMERIE.

TOME SECOND,

SECONDE PARTIE.

Prix, 4 liv. 16 ſ. les 4 parties brochées.

A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

TONI
ET
CLAIRETTE.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Nos voyageurs quittent Madrid. Dom Tellès les accompagne.

CE fut au milieu d'une des belles nuits ſi communes en Eſpagne, que nos jeunes aventuriers quitterent la capitale de cette contrée. Dom Tellès les accompagnoit. Ils n'avoient quitté ſa reſpectable mere qu'en pleurant avec elle, & ils s'efforçoient de le dé-

tourner du ſoin qu'il vouloit prendre de les accompagner jufqu'à leur embarquement. Leur deſſein, d'ailleurs, étoit de viſiter le reſte de l'Eſpagne, puiſqu'il n'y avoit que la capitale qui leur fût interdite. Mais ce fut un motif de plus pour Dom Tellès de leur ſervir de guide. Je veux, diſoit-il, vous ſauver, autant qu'il dépendra de moi, l'ennui d'un voyage que mes concitoyens vous obligent d'entreprendre. Vous ſeriez encore à Madrid ſans l'impudence d'un Eſpagnol; ſouffrez qu'un autre Eſpagnol vous dédommage autant qu'il le pourra du déſagrément de n'y être plus. D'ailleurs, c'eſt une contrée abſolument inconnue, que vous allez parcourir. L'intérieur de l'Eſpagne n'eſt guere plus connu aux autres nations de l'Europe, que l'intérieur de l'Afrique. Je vous en ai dit les raiſons, & elles ſuffiroient ſeules pour me dicter ce que je dois faire, ſi mon penchant ne me le dictoit pas encore mieux.

Il fallut que Toni & Lucile cédaſſent à l'empreſſement de cet homme généreux. On prit le chemin de Tolede, ville mal ſituée pour ceux qui l'habitent, & même pour ceux qui ne veulent que la viſiter. Elle eſt conſtruite ſur le penchant d'une montagne. On vante l'étendue de ſa principale Egliſe & les richeſſes de ſon Archevêque. Elle renferme

auſſi un château royal rebâti par Charles-Quint. Ce que le jeune François y remarqua le plus, c'eſt une machine hydraulique, inventée long-temps avant celle de Marly, & beaucoup moins compliquée. Elle conſiſte d'abord en une roue creuſe & tournante, qui éleve & jette l'eau du Tage dans un canal ſupérieur, d'où une autre roue la jette dans un canal plus élevé, & toujours ainſi par progreſſion, juſqu'à ce qu'elle arrive dans un grand baſſin ſitué au ſommet du château. Delà elle ſe diſtribue dans le palais & dans la ville. Cette machine fut l'ouvrage de quelques Italiens.

Lucile & Toni étoient curieux de voir Séville, capitale de l'Andalouſie. C'eſt une des villes d'Eſpagne dont la renommée parle le plus. Nos voyageurs prirent ſur la droite en quittant Tolede, & virent une partie de l'Eſtramadure. Il y a peu de belles routes en Eſpagne, mais il y en a preſque point de mauvaiſes. Quant aux autres difficultés qui peuvent rebuter des voyageurs, les nôtres en étoient prévenus ; elles ſont les mêmes dans toute l'Eſpagne. Ils ſavoient, dis-je, que quiconque ne traîneroit pas avec ſoi tout ſon néceſſaire, ſeroit réduit à voyager comme les pélerins de ſaint Jacques de Compoſtelle.

Ils arriverent au milieu d'une prairie délicieuse. Des animaux de différente espece y étoient rassemblés : des bergers, des bergeres, s'y exerçoient à différents jeux. Ce n'étoient point les bergers de Fontenelle ; mais c'étoient, à-peu-près, ceux de Théocrite. Lucile se récrioit sur l'agrément de ce tableau, & sur la beauté de cette plaine. Ce n'est point une plaine, reprit Dom Tellès en souriant, c'est un pont. Cela ne se peut pas, répliqua-t-elle, je n'apperçois pas même de riviere. C'est, poursuivit-il, que ce pont a, pour le moins, une lieue de largeur ; jamais les Romains n'en construisirent de pareil : aussi est-ce la nature qui a bien voulu le construire. Dom Tellès, après s'être un peu amusé de l'étonnement de la jeune Françoise, lui donna le mot de l'énigme. C'est, lui dit-il, que la Guadiane, riviere qui traverse cette contrée, se perd tout à coup dans la terre. Mes compatriotes, qui animent tout, comme faisoient les anciens Grecs, disent que la Guadiane se cache ainsi par la honte qu'elle a de le céder en grandeur au Gualdaquivir. Sans doute, ajouta-t-il, que cette honte se dissipe ; car ce fleuve reparoît à quelques milles par-delà, & poursuit fiérement son cours jusqu'à la mer.

Ils s'arrêterent à Alcantara. C'est une ville

qui doit à son pont toute sa célébrité. Il a près de sept cents pieds de long sur environ trente de largeur ; & est élevé de deux cents pieds sur le Tage qu'il traverse. Il fut construit sous le regne de Trajan qui étoit né dans cette contrée. Une petite chapelle taillée dans le roc à l'entrée de ce pont, étoit autrefois dédiée à cet Empereur du monde : elle l'est maintenant à saint Julien le Pauvre.

Parvenu dans l'Andalousie, & sur les rives du Guadalquivir, nos voyageurs furent frappés d'un autre genre de spectacle. Tout le rivage de ce fleuve est bordé d'oliviers & d'agréables maisons de campagnes. On dit que son sable est quelquefois mêlé d'or ; mais les richessesq u'il promene cedent à celles qui l'environnent. C'est un spectacle délicieux, & qui tempere dans tout voyageur l'impatience d'arriver à Séville, si l'on en croit cependant le proverbe Espagnol, *qui n'a point vu Séville n'a point vu de merveille*, & cette exagération n'est point trop outrée. Cette ville en impose aux regards & par sa situation & par la multitude de ses édifices publics. Elle est riche par son commerce ; mais on la croiroit pauvre, vu le nombre de ses hôpitaux. Elle en renferme jusqu'à cent vingt, tous bien bâtis & bien pourvus. Le nombre de ses couvents est encore plus considérable. On feroit, dis-je,

tenté de croire qu'autrefois Séville ne fut peuplée que de moines, de fous & de nécessiteux.

Le principal Temple de Séville est regardé comme un chef-d'œuvre gothique, & sa citadelle comme la plus forte de toute l'Espagne. Les palais que cette ville renferme annoncent qu'elle fut autrefois habitée par des Souverains, & quelques-uns de ces palais sont aujourd'hui occupés par de simples négocians. L'aqueduc deSéville est aussi placé par les Espagnols au nombre de leurs merveilles. Ils disent en maniere de pointe, que c'est *un pont sur lequel passe l'eau.*

Nos curieux resterent huit jours à Séville, & trouverent de quoi les remplir agréablement. Il n'en falloit pas moins pour voir en détail ce qui les avoit frappés par l'ensemble. Au bout de ce temps ils prirent la route de Grenade, & parvinrent auprès d'un rocher fameux chez les Espagnols. C'est la roche des deux amants. A peine Dom Tellès l'eut-il nommée à ses deux compagnons, qu'ils eurent envie de la visiter. Vous n'y verrez rien, lui dit-il, sinon une croix plantée sur la cime du roc, & d'autres à ses pieds. Mais voici pourquoi cette roche a conservé un nom qui vous intéresse. Le royaume de Grenade étoit encore sous la domination des Maures, & ils com-

battoient pour s'y maintenir comme nous combattions pour les en chasser. Ils firent prisonnier dans une bataille un jeune Espagnol remarquable par sa bonne mine. Le Roi de Grenade en fut frappé. Il le fut encore davantage des autres qualités que le prisonnier possédoit: il brisa ses fers, mais il le retint auprès de sa personne, & bientôt il lui laissa une très-grande autorité dans son palais. Le prince avoit une fille à qui le jeune étranger plaisoit encore plus qu'au Prince même. L'Espagnol s'en apperçut, & en bon Espagnol, il n'y fut point insensible; mais non content de plaire, il voulut convertir. Il eut assez d'ascendant sur sa maîtresse pour en faire une chrétienne, & elle-même eut assez de désintéressement & de résolution pour se déterminer à fuir avec lui. C'est ce qu'ils effectuerent. Malheureusement on s'en apperçut presque aussi-tôt. Ils furent poursuivis & obligés de se réfugier sur cette montagne. Enfin, prêts à être suivis, ils monterent sur la cime du roc; & là, en s'embrassant pour la derniere fois, ils se précipiterent & moururent ensemble de la même chûte. La dévotion Espagnole a consacré ce martyre volontaire par les croix que vous voyez. L'antiquité galante n'eût pas manqué d'ériger dans ce même lieu un Temple à l'Amour.

Ce récit avoit fortement affecté ceux qui l'écoutoient. Lucile en devint triste & rêveuse : Toni songeoit à la fermeté de ces deux amants, & il en concluoit qu'il vaut encore mieux mourir avec celle qne l'on aime, que de vivre pour en être séparé. Quant à Dom Tellès, il avoit trop d'expérience pour être surpris de l'état où il les voyoit. Il l'attribuoit à la sensibilité si naturelle à leur âge, ou bien à des souvenirs que cette sensibilité rendoit encore plus pressants.

CHAPITRE II.

Suite du voyage en Espagne.

APRE'S un assez mauvais gîte, nos voyageurs parvinrent à Grenade. Ce fut autrefois la ville capitale du royaume qui portoit ce nom, & ce royaume fut le dernier occupé en Espagne pas les Maures. Ce furent aussi eux qui bâtirent Grenade, & bientôt elle devint la plus grande ville d'Espagne. On y comptoit jusqu'à soixante mille maisons. Il seroit difficile d'y trouver aujourd'hui un pareil nombre d'habitants. Elle fut conquise par les Espagnols sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, qui la décorerent d'une Eglise

cathédrale, & qui voulurent que cette Eglise devînt leur tombeau. Les autres grands édifices que cette ville renferme avoient été conſtruits auparavant par les Maures. Ceux dont l'enrichit leur Roi Bulhar, étoient ſi magnifiques & ſi diſpendieux, qu'on le ſoupçonna d'avoir trouvé ce qu'on nomme aujourd'hui la Pierre Philoſophale.

Grenade eſt regardée comme la plus grande ville de toute l'Eſpagne. Son circuit eſt de plus de quatre lieues; ſes murs ſont flanqués de plus de mille tours armées de leurs créneaux. Il eſt vrai qu'on s'occupe très-peu de leur entretien. Grenade a le ſort de ces vieux monuments qu'on ne veut ni détruire ni réparer.

Nos obſervateurs demeurerent deux jours dans cette ville. Toni admiroit la beauté du local & la fertilité du ſol. Il ne demande qu'à produire, diſoit Dom Tellès, mais on ne lui demande preſque rien. Vous voyez cette foule prodigieuſe de figuiers : c'eſt un des fruits les plus communs de ce canton. Les Maures le prouverent bien à un de nos anciens Rois. Pour l'engager à lever le ſiege de Grenade, ils lui envoyerent douze mulets chargés de figues, & chaque figue étoit garnie d'un double ducat.

Interrogez votre cœur, belle Lucile,

ajouta l'Espagnol en souriant ; ne le sentez-vous pas un peu ému ? Je crois que oui, reprit-elle sur le même ton. C'est, ajouta Dom Tellès, que nous voici dans le véritable berceau de la galanterie. Voyez-vous cette grande place ? elle a servi de champ de bataille aux plus anciens Tournois qu'ait vus l'Espagne. Ces galeries, qui l'environnent, servoient d'amphithéâtre aux Belles qui présidoient à ces jeux. Elles enflammoient l'émulation & couronnoient les vainqueurs. Elles étoient tout ensemble & les objets & les arbitres de ces divertissements. Les Maures étoient persuadés que ce qu'on peut faire de mieux sous un si beau ciel, c'est de faire l'amour. Grenade étoit devenue pour eux un second paradis de Mahomet, & ils plaçoient l'autre précisément au-dessus de cette ville.

Je ne sais, répliqua Lucile, mais il me semble qu'on a traité les Maures trop rigoureusement. Un Peuple qui s'occupe si bien à faire l'amour, ne s'occupe guere à troubler un Etat.

C'est mon avis, ajouta l'Espagnol. D'ailleurs les Maures n'étoient pas moins laborieux que galants. Nous avons cru pouvoir les remplacer d'un côté ; mais nous sommes loin de les imiter de l'autre.

C'est ce que nos voyageurs n'eurent pas
de

de peine à vérifier en quittant Grenade. La campagne étoit presque déserte & inculte. Il faut pour ainsi dire, aller jusqu'à Valence, pour voir un certain nombre d'hommes rassemblés. Valence eut aussi l'honneur d'être capitale d'un royaume, & de lui donner son nom. C'est de toute l'Espagne la ville qui passe pour avoir la meilleure police intérieure, & les réglements les plus sages. Elle est d'ailleurs très-bien décorée, d'une symmétrie agréable. Aussi les Espagnols l'ont-ils surnommée par excellence, *la Belle.*

Cette ville est arrosée par le fleuve Turia. Il a peu de profondeur; mais ses eaux sont d'une pureté admirable. Son rivage est toujours couvert de verdure ; les bois qui l'environnent sont toujours garnis de feuilles. C'est ce qui fait dire aux Espagnols, que les habitants de Valence ont dans toutes les saisons les mains pleines de fleurs. Valence, dit Dom Tellès à Lucile, a d'ailleurs de quoi vous intéresser. Elle fut enlevée aux Maures par le fameux *Cid*, l'amant de Chimène, le même que votre Grand Corneille a si bien fait connoître en France.

Est-il vrai, demanda Lucile à Dom Tellès, est-il vrai que Chimène ait réellement épousé le meurtrier de son pere ? Tout cela est vrai, répondit l'Espagnol, & l'Historien doit le

modité. J'en excepte toujours celle des mauvais gîtes. Ils trouverent à Saragoſſe un traiteur François, chez qui l'on pouvoit loger à la françoiſe ; ce qui les détermina à prolonger leur ſéjour dans cette ville. Un autre motif y contribuoit encore ; ils n'avoient plus que la Catalogne à parcourir enſemble. Ils partirent enfin pour Barcelone, malgré les inſtances de Dom Tellès qui auroit voulu retarder leur embarquement. Mais leur deſſein étoit de paſſer en Italie. Ils trouverent parmi les Catalans plus d'activité que parmi les autres Eſpagnols. Cette activité va même juſqu'à l'inquiétude. Barcelone eſt en même temps célebre par ſon commerce, par ſes révoltes, & par les ſieges qu'elle a ſoutenus. L'Etranger peut y ſéjourner plus agréablement que dans le centre de l'Eſpagne. Cependant, au bout de quelques jours, nos trois voyageurs furent contraints de ſe ſéparer. Un vaiſſeau partoit pour l'Italie, & Toni & Lucile crurent devoir profiter de cette occaſion. Ils avoient employé deux mois à circuler en Eſpagne : la ſaiſon les preſſoit de s'embarquer, & ils ne vouloient pas retenir plus long-temps Dom Tellès éloigné de la Cour. Tous trois convinrent d'établir entre eux une correſpondance exacte & mutuelle : tous trois marquerent en ſe ſéparant une égale

ſenſibilité ; mais Lucile & Toni y joignirent les expreſſions de la reconnoiſſance la plus tendre, & en emporterent le ſentiment dans leur cœur.

CHAPITRE III.

Tempête & combat ſur mer.

LE vaiſſeau ſur lequel Toni & Lucile s'embarquerent, partoit pour Livourne. Le trajet n'étoit pas long, & le vent étoit favorable. Il parut changer le jour ſuivant; mais il fallut bientôt lutter contre un danger plus certain. On apperçut un vaiſſeau qui forçoit ſa marche & ſes voiles pour arriver ſur le vaiſſeau Eſpagnol. Il avoit l'avantage du vent. On ne tarda point à reconnoître que c'étoit un Corſaire de Salé. C'étoit la plus mauvaiſe rencontre qu'un vaiſſeau Eſpagnol pût faire. Il n'y avoit eu depuis pluſieurs ſiecles aucune paix, aucune treve entre les deux nations. Toni, qui aimoit encore mieux une vie errante que la captivité, exhorta le Capitaine Eſpagnol à ſe bien défendre. L'Eſpagnol y étoit de lui-même très-diſpoſé, & tout l'équipage entra parfaitement dans leurs vues. On fit deſcendre à fond de cale tous ceux qui ne pouvoient pas contribuer à la défenſe. Lu-

cile ne vouloit point quitter Toni ; elle vouloit combattre & mourir à ses côtés. C'est moi, lui disoit-elle en pleurant, c'est moi qui vous jette dans tous ces périls ; sans moi vous seriez encore en Espagne. Vous y seriez auprès d'un ami, & peut-être allez-vous devenir l'esclave d'un barbare. Laissez-moi donc partager des hasards dont je suis la triste cause.

Ce fut à quoi Toni ne put se résoudre ; mais il fallut que le Capitaine usât de son autorité pour terminer ce différend. Chacun étoit déja sous les armes ; & sur l'avis du jeune François, loin de paroître vouloir fuir le Corsaire, on alla le chercher. On l'attaqua lorsqu'il crut qu'on ne s'approchoit que pour se rendre, & cette audace diminua un peu la sienne. Le combat devint très-vif ; les deux vaisseaux faisoient tous leurs efforts pour s'aborder ; mais la mer étoit devenue si agitée, qu'ils ne purent y parvenir. Bientôt même la tempête les sépara absolument, & après avoir lutté contre les hommes, chacun se vit réduit à lutter contre les flots. Le Corsaire, qui apparemment avoit reçu quelques coups de canon dans l'eau, ou que la tempête venoit d'ouvrir, s'engloutit tout-à-coup. Heureusement le vaisseau Espagnol étoit peu maltraité : il étoit neuf, bien construit, & l'on se trouvoit encore éloigné des côtes.

Que faisoit Lucile durant ce long intervalle? Il est plus facile de se figurer ses alarmes que de les décrire. Un des premiers soins de Toni fut de la rassurer sur l'événement du combat. Elle s'évanouit en l'embrassant. Ah ! lui dit-elle aussi-tôt qu'elle put parler, la conservation de vos jours assure celle des miens; je ne vous aurois pas survécu.

Il eut fallu avoir beaucoup plus de vingt ans pour être insensible à ce discours & à ces marques de tendresse. Toni ne le fut pas. Mais le nouveau péril où ils étoient exposés, joint aux cris, aux lamentations de l'équipage, interrompirent cet entretien. La nuit qui survint n'en parut que plus affreuse. On ne voyoit qu'à la lueur des éclairs. Le mugissement des vagues, les éclats du tonnerre, se confondoient, se fortifioient mutuellement, & n'en devenoient que plus horribles. Tantôt il sembloit que le vaisseau voulût s'élancer jusqu'aux nues, tantôt qu'il alloit s'abîmer au fond des mers. Ce ne fut qu'au bout de huit heures que cette bourasque commença à s'appaiser : mais la nuit étoit encore fort obscure. On laissa toutes les voiles carguées jusqu'à ce que le jour reparût. A son lever on reconnut que le vaisseau, qui avoit beaucoup souffert, avoit été jetté fort loin de sa route, & que le Port le plus voisin étoit ce-

lui d'Oftie. L'état du vaiffeau détermina le Capitaine à s'y rendre pour fe radouber.

Peu importoit à notre couple voyageur dans quel Port il débarquât. Le plus proche étoit celui qu'il jugeoit le plus à fa bienféance. Lucile, durant cette tempête, avoit éprouvé de nouvelles terreurs & déployé de nouveaux fentiments. Plus d'une fois elle avoit ferré Toni entre fes bras, en l'affurant qu'elle ne craindroit point de péril fi elle pouvoit lui procurer un moyen d'échapper au péril. Lui-même s'efforçoit de la raffurer, & lui exprimoit des fentiments réciproques. Leur fatisfaction fut égale de fe voir hors de danger, & d'en être délivrés enfemble.

Que ne vous dois-je point, Monfieur ? difoit le Capitaine Efpagnol au jeune François. Peut-être fans vous n'euffé-je pas même fongé à me défendre, ou me ferois-je défendu en vain. Difpofez de moi & de tout ce que je puis. Toni le remercia de fes offres; mais il ne put jamais lui faire accepter aucune rétribution ni pour fon paffage, ni pour celui de Lucile. Quoi ! difoit-il en lui-même, la mer veut-elle donc toujours me porter gratuitement ? Voilà au furplus la derniere occafion que je préfume lui en fournir. En effet, Lucile & lui étoient réfolus de refter

en Italie, autant que de nouveaux événements ne les obligeroient point de se rendre ailleurs.

CHAPITRE IV.

Arrivée de Toni & de Lucile à Rome. Foiblesse des deux parts, & ses suites.

ON a dit que l'infortune divisoit toujours les époux; mais les disgraces ne servent qu'à rapprocher les amants. Celles que Toni avoit éprouvées pour Lucile ne la rendoient que plus intéressante à ses yeux, & ne le rendoient lui-même que plus cher à Lucile. Elle ne songeoit qu'à s'emparer de son cœur, & à peine songeoit-il encore à le défendre. De pareilles dispositions menaçoient beaucoup la fidélité conjugale. : mais Toni croyoit avoir été prévenu; il croyoit ne faire que se venger d'une infidelle. On est trop heureux, disoit-il, de trouver à se distraire d'un souvenir accablant. L'amour ne se guérit que par l'amour. Je sens que mon cœur n'est point né pour être libre, & que le seul moyen de lui ôter sa premiere chaîne, c'est de lui en donner une autre.

De jour en jour ces réflexions produisoient

leur effet. Nos voyageurs étoient reſtés peu de temps à Oſtie. Le voiſinage de Rome les avoit déterminés à s'y rendre : ils ſe trouvoient alors dans cette ancienne capitale du monde. On l'a tant de fois décrite, qu'il ſeroit ſuperflu de détailler ce qu'ils y virent. Ce n'eſt plus la Rome des Céſars ; mais elle conſerve encore des veſtiges de ſon ancienne grandeur. On en juge, d'après ces veſtiges, comme on apprécie, d'après le tronc qui reſte, la hauteur d'un arbre frappé de la foudre. Ces fragments, quelques édifices nouveaux, les productions de quelques artiſtes fameux, attirent encore l'étranger ſur les bords du Tibre. On y vient rendre aux beaux arts l'hommage qu'on rendoit autrefois à la tyrannie. L'un étoit forcé, l'autre eſt volontaire & n'en eſt que plus réel.

Ce fut dans cette ville que nos jeunes voyageurs prirent le parti de ſe fixer, au moins pour quelque temps. Il en fallut peu à Toni pour connoître que les Romains qu'il voyoit différoient encore plus de leurs ancêtres, que la nouvelle Rome ne différoit de l'ancienne. Il en conclut que l'auteur d'un livre alors très à la mode pouvoit s'être trompé dans ſon principe fondamental. Car, enfin, diſoit-il, rien ne nous apprend que le climat de Rome ait changé, tandis que tout a changé dans

Rome. C'eſt le moral qui a dirigé le moral : qu'on rende aux Romains leur conſtitution primitive, ils retrouveront leur caractere primitif.

Nos jeunes voyageurs prirent le parti de ne former aucune ſociété dans Rome : ce qui, d'ailleurs, n'eſt pas auſſi facile que parmi nous. La jalouſie Italienne a poſé une barriere entre l'étranger & le national. Celui-ci redoute, ſur-tout, l'humeur entreprenante du François. Il arrive, pourtant, que la jalouſie eſt trompée là comme ailleurs ; mais il eſt plus dangereux là qu'ailleurs de la tromper. Il faut être *Sigisbé* pour être amant paiſible. On demandera, ſans doute, ce que c'eſt qu'un *Sigisbé* ? C'eſt l'éternel compagnon, au moins de jour, de la Dame à qui il ſe dévoue. Il devient ſon confident néceſſaire : elle ne doit plus paroître ſans lui ; il ne doit preſque plus ſe montrer ſans elle. Tout le favoriſe lorſqu'il eſt amoureux, & ſes deſirs ſe trouvent parfaitement d'accord avec ſa charge : mais, trop ſouvent, l'amour s'éteint, & la charge reſte.

Il eſt, au ſurplus, très-rare qu'un étranger ſoit admis à ce grade, &, d'ailleurs, Toni n'aſpiroit à le remplir auprès d'aucune Dame Romaine. De jour en jour il trouvoit Lucile plus ſéduiſante, & de jour en jour Clairette lui ſembloit plus criminelle. Bientôt

même l'efpoir d'une douce vengeance le flatta plus que ne l'attriftoit le fouvenir de l'outrage. Peut-être eût-il eu regret que l'exemple d'une infidélité ne l'autorisât point à devenir infidele.

Il le fut, & le fut même affez long-temps fans remords. Lucile de fon côté avoit trop defiré qu'il le devînt, pour ne pas fe faire illufion fur fa propre foibleffe. Il eft rare qu'on fe la reproche tandis qu'on en jouit. M'aimeras-tu toujours, difoit Lucile à Toni; & il lui juroit une fidélité à toute épreuve. Toni lui faifoit la même demande, & le même ferment tenoit lieu de réponfe.

Quelques mois s'écoulerent fans que rien troublât cette union; mais les charmes de Lucile nuifirent encore une fois à fon repos. Ils firent une vive impreffion fur certain Inquifiteur à qui fa place donnoit de grands privileges. Cependant, il ne tarda point à voir qu'il feroit mal écouté. Il en chercha long-temps la caufe, & ne foupçonna point d'abord la véritable. Toni paffoit pour le frere de Lucile, & l'Italien ne fe figuroit point qu'il pût être fon rival. Il eft difficile à deux amants qui ne fe quittent pas, d'en impofer long-temps à des regards que la jaloufie éclaire. L'Inquifiteur devina leur fécret, & dès-lors il fongea aux moyens de perdre fon

rival en ſe conſervant ſa maîtreſſe. On a dit de la femme qu'elle *a toujours une vengeance prête* ; on peut le dire encore mieux d'un Inquiſiteur. Le nôtre étoit en liaiſon avec une Italienne, qui le ſoupçonnoit de le trahir, & qui faiſoit épier ſes démarches. Elle avoit pour agent celui même dont le perfide avoit fait ſon confident le plus intime. Cet agent double inſtruiſit la Dame du nouvel attachement, & même des projets de l'Inquiſiteur. Elle ſongea à les traverſer en attendant qu'elle pût en tirer vengeance. Le portrait qu'on lui fit du jeune François la fortifia encore dans ſa réſolution. Elle réſolut de le prévenir du danger qu'il couroit. Mais comment l'en inſtruire ? La Signora Léonor, c'eſt le nom de l'Italienne, étoit, comme c'eſt l'uſage en Italie, la femme d'un mari jaloux ; & ce qu'elle vouloit apprendre à Toni étoit de nature à ne pouvoir lui être tranſmis par une tierce perſonne. Ajoutons que la curioſité luttoit auſſi contre la prudence. On vouloit, au moins, voir celui qu'on vouloit ſauver ; & la *Signora*, qui avoit une Duegne à ſa diſpoſition, la chargea du ſoin de l'introduire auprès d'elle. Un voyage de quelques jours que le mari fut obligé de faire, acheva de faciliter ce projet. Le jour ſuivant, Toni allant faire ſa tournée d'amateur, fut abordé par une femme voilée qui

qui lui remit un billet. Il y lut en substance qu'il importoit à son repos & à sa sûreté qu'il se rendît le soir à telle heure auprès de la Rotonde, & qu'il suivît la personne qui s'offriroit de le conduire. Toni, sans réfléchir beaucoup sur l'objet du message & sur les suites qu'il devoit avoir, promit de se rendre au lieu indiqué, & continua sa route. Il rêva plus en détail à cette aventure, & en conclut que la suite n'en pouvoit être que galante. Il est rare qu'un jeune François se refuse à de pareilles invitations, & Toni commençoit à vivre à la Françoise. Une inconstance en entraîne facilement une autre : ce n'est guere que la premiere qui coûte. Ah! ingrate Clairette! s'écria-t-il, lorsque tu m'aimois, lorsque je n'existois que pour toile seule, j'eusse facilement résisté aux messages de toutes les Duegnes d'Italie!

Il n'instruisit point Lucile de cette rencontre; il la prévint seulement qu'il devoit passer la soirée avec deux François, & la pria de ne pas s'inquiéter s'il rentroit plus tard qu'à l'ordinaire. Il prit à l'heure indiquée le chemin de la Rotonde, & chemin faisant, il réfléchit de nouveau sur l'imprudence de cette démarche; mais le piquant de l'aventure en balançoit à ses yeux le danger. Il pouvoit, d'ailleurs, être dangereux pour lui-même de

ne pas l'éclaircir. Cette réflexion, jointe à la préfence de la Duegne qu'il trouva au lieu indiqué, le déciderent entiérement. Il fe laiffa conduire, & fut introduit avec beaucoup de myftere dans un appartement très-bien décoré. Une femme couverte d'un voile, & affife fur un fopha, le reçut avec beaucoup de politeffe, & l'obligea de s'affeoir à côté d'elle. Au même inftant la vieille fe retira & les laiffa feuls. Seigneur Cavalier, dit l'Italienne à Toni en langage Italien, que penfez-vous de tout ce qui vous arrive en ce moment? Madame, répondit-il, j'en rends grace à ma deftinée. Voilà bien le François, reprit-elle d'un ton gai, toute aventure myftérieufe lui paroît d'un excellent augure. Si quelque chofe m'inquiete, ajouta Toni, c'eft de ne point voir tomber ce voile. Oubliez ce voile, pourfuivit l'Italienne, j'ai à vous parler d'un point beaucoup plus férieux. Savez-vous bien que vous êtes dans un pays d'inquifition? Que m'importe? reprit Toni; je ne m'amufe point à dogmatifer. On ne vous en accufe pas, interrompit-elle; on affure pourtant que vous êtes un héréfiarque en amour, que vous outrez, dis-je, l'amitié fraternelle. Ce difcours fit un peu rougir Toni. Auroit-on rencontré jufte? ajouta l'Italienne d'un ton plus concentré : le cas deviendroit bien

grave ; fur-tout étant, comme vous êtes, fous les yeux de certains obfervateurs. Alors elle lui expliqua plus en détail le motif de toutes fes queftions, & le péril auquel il étoit expofé fans le favoir.

Il en frémit d'indignation. Je vois, reprit-il, quelle eft la fource du zele de votre Docteur : il eft épris de celle dont il me croit l'amant ; il eft plus jaloux qu'il n'eft fcandalifé. Cela peut être, ajouta Léonor ; je ne me fuis propofé que de vous inftruire de ce qui vous regarde & de ce qui vous menace ; j'ignore le furplus, & je n'y prends nul intérêt.

Le ton avec lequel ces dernieres paroles furent prononcées fembloit un peu les démentir, & Toni s'en apperçut aifément. Cette idée lui en fuggéra une autre que la circonfce indiquoit auffi d'elle-même. Que ne vous dois-je pas, Madame ! difoit-il à Léonor. Vous avez daigné vous intéreffer à moi fans me connoître : daignez ne pas me cacher plus long-temps l'objet de ma reconnoiffance; laiffez tomber ce voile qui me défole, qui dérobe à mes yeux ce qui eft déja fi cher à mon cœur. Souffrez que je l'écarte..... En demandant cette permiffion, Toni effayoit de prévenir le refus, il écartoit en effet le

voile que Léonor retenoit foiblement. Enfin, elle-même le fit disparoître, & laissa voir à Toni une beauté de vingt-cinq à vingt-huit ans, qui n'avoit rien perdu de son éclat. Il fit un cris de surprise & d'admiration qui flatta beaucoup celle qui les lui avoit ménagées. Quoi ! lui dit-elle d'un ton satisfait, vous faites quelque attention à ces traits inconnus ? — Ah ! Madame ? j'en suis éblouis, transporté.... — Mais je ne suis point Françoise.... — La beauté est de tous les pays, & sur-tout de celui dont vous êtes. — Mais vous n'aimez donc pas votre sœur ? — Non. — C'est donc une calomnie, une imposture ? — Oui. — Jurez-le moi. — Je vous le jure.

Ce dialogue coupé étoit mêlé d'action ; & bientôt les deux interlocuteurs se trouverent hors d'état de le continuer. Peut-être m'accusera-t-on de le rendre un peu laconique. Je ne suis qu'historien ; je ne dois rien omettre, ni ajouter. Une Françoise l'eût, sans doute, porté plus loin ; une Italienne a moins de loisir, moins de temps à perdre, moins d'occasion de réparer le temps perdu. En amour, le délai qu'on a pour se rendre, est presque toujours la regle du temps qu'on emploie à résister.

La Signora Dona Léonor ne manqua point

de rougir d'avoir résisté si peu ; & tout en s'accusant de cette faute, elle en commit de nouvelles. Toni ne la quitta que vers le point du jour. Il promit de se retrouver auprès de la Rotonde le sur-lendemain, à l'heure où il s'y étoit trouvé la veille. Léonor avoit ses raisons pour lui prescrire ce délai, & Toni avoit les siennes pour ne pas s'absenter plus fréquemment.

On présume bien qu'il fit à Lucile un profond mystere de cette aventure. Il essuya, & il se fit à lui-même quelques reproches sur l'inquiétude où il l'avoit mise. A cela près, elle ne soupçonna point le véritable motif de son absence. Il se reprochoit de la tromper, en voyant sa franchise, & cette franchise éclata encore mieux quelques moments après. Toni étoit allé entendre une de ces musiques si fréquentes dans les églises de Rome. Il trouva à son retour Lucile toute effrayée, & qui vint l'embrasser en pleurant. Nous sommes perdus, lui dit-elle, on sait notre intelligence, & l'on nous croit frere & sœur. Nous allons devenir la proie de l'Inquisition. Toni lui demanda avec empressement de qui elle tenoit ces fâcheuses nouvelles. De l'Inquisiteur lui-même, reprit Lucile. J'ai eu le malheur de lui plaire, & il a eu l'audace de me le dire. J'ai reçu son aveu, comme il devoit

l'être, avec mépris, & il a pris congé de moi avec les menaces les plus effrayantes. Il ne me laiſſe que vingt-quatre heures pour me déterminer. C'en eſt aſſez, reprit Toni, pour nous ſouſtraire à ſa perſécution. Il faut partir demain.... Il faut partir tout à l'heure, interrompit Lucile; on ne peut trop tôt s'éloigner de pareils ennemis. Ce parti étoit encore le plus ſûr, & Toni l'adopta. Ils firent promptement les diſpoſitions de leur départ, & prirent la poſte pour ſe rendre à Florence. Lucile s'applaudiſſoit de n'être plus dans Rome; & Toni diſoit en lui-même: il eſt vrai que j'ai eu le malheur d'être un moment infidele à Lucile, mais il faut s'en conſoler, puiſque ce moment fut aſſez doux, & qu'il me vengeoit de mon perſécuteur.

CHAPITRE V.

Lucile & Toni parcourent une partie de l'Italie & de l'Allemagne.

LE couple fugitif arriva ſans nul encombre dans la capitale de Toſcane. Les Italiens ont ſurnommé Florence *la Belle*, & elle eſt digne de ce ſurnom. Ses palais, ſes édifices publics, les raretés précieuſes qu'ils

renferment, tout annonce que cette ville fut autrefois la nouvelle patrie des arts. Ils s'y réfugierent lorſqu'on les chaſſa de Conſtantinople ; ils furent accueillis & par le Médicis qui gouvernoit Florence, & par celui qui régnoit à Rome. On peut même aſſurer que s'il n'y avoit jamais eu de Médicis, il n'y auroit jamais eu de Michel-Ange ni de Raphaël.

Toni parcourut en amateur la fameuſe galerie du palais. On en avoit diſtrait certaines choſes ; mais il en reſtoit encore aſſez pour ſatisfaire les curieux. Quelques antiques frapperent les regards du nôtre par la beauté de leurs formes & la régularité de leur enſemble. Il ne leur trouvoit qu'un défaut : c'étoit de paroître un peu trop ſtatues. Il eut le courage d'avouer que quelques-unes des nôtres, peut-être à la rigueur moins parfaites, ſemblent préparer moins de peine au Pygmalion qui voudroit les animer.

Nos voyageurs ne reſterent pas long-temps à Florence. Lucile ambitionnoit de ſe voir hors de l'Italie. Elle croyoit toute cette contrée ſoumiſe à l'Inquiſition Romaine. Cependant elle conſentit de s'arrêter à Veniſe, république trop jalouſe de ſes droits pour ſouffrir que le Pape étendît les ſiens juſques chez elle,

On étoit encore au temps de Carnaval ; car on sait que le Carnaval dure six mois à Venise. C'est un expédient imaginé contre la servitude des usages & de l'étiquette. Alors toutes les femmes sortent de leurs prisons, c'est-à-dire, de leurs appartements. Le masque est pour elles un sauf-conduit que leurs époux mêmes sont obligés de respecter. La jalousie s'éloigne de Venise pour six mois, & au bout de ce temps elle y revient, comme Proserpine revenoit sur la terre par sémestre. Cet intervalle de liberté attire dans Venise beaucoup d'étrangers du premier ordre ; mais ils la quittent aussi-tôt que les Vénitiens quittent leur masque. Lucile & Toni la quitterent de même. Ils prirent la route d'Allemagne par le Tirol. Au moins, disoit Toni, si dans cette vaste contrée tout est despote, ce n'est qu'un despotisme militaire, & c'est encore le moins fâcheux de tous.

Leur dessein étoit de se rendre à Vienne, & ils s'arrêterent peu jusqu'à leur arrivée dans cette ville. C'est, comme on sait, la demeure de l'Empereur ; ce qui la fait regarder à-peu-près comme la capitale de toute l'Allemagne. Elle est grande, si l'on y comprend ses fauxbourgs, & c'est à ces mêmes fauxbourgs qu'elle doit son principal éclat. C'est un ensemble de très-beaux édifices,

constructs dans le genre moderne, & habités par la haute noblesse de cette Cour. Nos jeunes fugitifs résolurent de passer à Vienne tout le temps de l'hiver qui commençoit à se faire sentir, & ils quitterent le nom de frere & de sœur pour prendre celui d'époux qui les mettoit beaucoup plus à leur aise.

Toni, durant ce long séjour, n'oublia point son rôle d'observateur. Il étudioit avec curiosité cette nation si long-temps ennemie de la sienne, & qui ne l'étoit que parce qu'un Monarque Autrichien fut l'ennemi d'un Monarque François il y a plus de deux cents ans. Cette longue querelle venoit de se terminer par un traité d'alliance, & c'est ainsi que toutes ces sortes de querelles devroient finir dès leur origine.

Le jeune François vit dans cette Cour un spectacle digne d'être admiré de toutes les nations. Une Souveraine absolue y gouvernoit ses sujets comme une mere tendre gouverne sa famille, & ses propres enfants vivoient entre eux dans la même intelligence qu'une famille de particuliers bien unie. L'étiquette orgueilleuse étoit bannie du Palais Impérial. Il est vrai que hors de-là elle se retrouve par-tout. Vienne est la ville du monde où l'on franchit le moins le cercle des distinctions & de l'origine. Chacun s'y retranche

comme nos anciens Nobles se cantonnoient dans leurs donjons. La Noblesse prend le pas sur tout ; le mérite se traîne comme il peut à sa suite. Là, ce n'est point la beauté, ce ne sont point les graces, qui déterminent sur le choix d'une femme & même sur celui d'une maîtresse. Qu'elle ait de vieux parchemins, elle aura toujours assez d'attraits. On s'informe d'abord si elle est noble, & cet avantage, bien prouvé, supplée à tous les autres. Eût-elle soixante & douze défauts naturels, on les oublie aisément pourvu qu'elle puisse prouver soixante & douze quartiers d'origine.

Ce n'est pas que l'amour ne déroge quelquefois tacitement à cet orgueil de convention : mais l'exemple en est rare. Il est, surtout, sans exemple qu'un Grand ait sacrifié volontairement ses prétentions à celles d'un autre. L'honneur du pas est une affaire capitale ; & plus d'une fois il a fallu l'intervention de l'Empereur pour ordonner qu'un carrosse continueroit sa route.

Malgré ces travers d'opinions qui, dans d'autres pays, sont remplacés par d'autres travers, on trouve à Vienne de la franchise & de la bonté. La Souveraine en donne l'exemple aux sujets. L'étranger, bien accueilli à la Cour, est au moins toléré dans

les sociétés particulieres. Le caractere du Monarque absolu est un miroir dans lequel tous ceux qui lui sont subordonnés cherchent à se reconnoître.

CHAPITRE VI.

Nouvelle conquête que fait Lucile, & nouvelle évasion.

IL ne faut souvent qu'un regne pour créer ou réformer les loix d'un pays ; mais il est plus difficile de rectifier certains usages, surtout ceux qui tiennent aux passions les plus cheres à l'humanité. L'amour sera toujours de ce nombre. On sait ce que Miladi Montaigu a écrit sur la maniere de la pratiquer à Vienne, & sur l'authenticité qu'on y donnoit aux intrigues amoureuses. Miladi peut avoir un peu outré la matiére ; c'est sa méthode lorsqu'elle parle de tout ce qui n'est pas Anglois, & même de tout ce qui l'est. Mais outrer une chose n'est pas l'imaginer. Quoi qu'il en soit, cet usage avoit été adouci comme d'autres. Il étoit difficile que le fond eût entiérement changé ; mais la forme n'étoit plus la même. On se réduisoit à pratiquer ce qui étoit praticable, à masquer les démarches qui ne pouroient plus se faire à découvert.

La piété de l'Impératrice étoit devenuè le signal de quelques imitations vraies, & de beaucoup d'autres qui n'étoient que supposées. On accourut en foule aux Eglises; mais ces asyles respectables servirent plus d'une fois à des *pour-parler* qui ne l'étoient pas. On est foible si l'on n'est pas fort, & la foiblesse est & sera toujours le partage du plus grand nombre.

Lucile fréquentoit souvent une église peu éloignée de la rue qu'elle habitoit. Elle s'apperçut bientôt qu'un jeune homme, qui paroissoit être d'un rang distingué, se plaçoit constamment chaque jour à côté d'elle. C'en fut assez pour la faire résoudre à changer souvent de place; mais il en changeoit aussi souvent, & elle le retrouvoit toujours à ses côtés. Un jour, enfin, sous prétexte de lui faire lire quelque chose dans un livre de prieres, il lui dit ces propres mots en François : Je crois bien, Madame, que vous devinez le motif de mon assiduité : je sais que vous êtes Françoise, & les Françoises ont la penétration trop vive pour que je sois obligé d'entrer dans de plus longs détails. Monsieur, lui répondit Lucile, je n'apporte dans ce lieu d'autre attention que celle qu'il exige, & je me l'interdirois s'il falloit m'y occuper d'autre chose. En ce cas, Madame, reprit-il, nous

nous en parlerons ailleurs, & il reprit u $_{E}^{g}$
contenance dévote. La meſſe finie, il ſortit en même temps que Lucile & lui offrit de la conduire dans ſa voiture juſques chez elle. Un remerciement négatif & laconique fut toute la réponſe de la jeune Françoiſe. Quoi! Madame, lui dit-il, vous ne m'avez donc pas entendu? il faut ſe conformer aux uſages des pays que l'on habite : il faut ſur-tout tenir à quelqu'un lorſqu'on n'habite pas le ſien. Mon rang eſt un des premiers dans celui-ci : je ne m'informe pas de celui que vous occupez dans le vôtre; vous avez tant de charmes, qu'on ſe détermine volontiers à déroger, en leur faveur, à l'étiquette Germanique. Peu m'importe qu'on en murmure, & je ſais bien qu'on en gloſera. On demandera ſi j'ai vérifié votre généalogie & vos ſeize quartiers; je répondrai qu'avec vous on peut ſe borner à moins. Mais je ne mettrai pas de bornes à mes procédés, & vous aurez lieu d'en être auſſi ſatisfaite que de mes ſentiments.

Durant ce ſingulier diſcours, Lucile s'avançoit rapidement vers ſa demeure. Elle ne répondit que par de nouveaux refus à l'*Excellence* qui l'obſédoit : mais l'*Excellence* ne ſe rebutoit point. Lucile, enfin, arriva à ſa porte. Voilà votre demeure, lui dit le Comte d'Olf... (c'eſt le nom de cet amant obſtiné);

j'étois d'avance instruit que vous l'habitiez, & de plus, je sais que vous ne l'habitez pas seule. Vous avez un mari, & sans doute que des motifs importants vous appellent tous deux dans cette ville qui vous est étrangere. Ce qu'on peut faire de mieux en pareil cas, c'est de se procurer des amis. L'occasion est favorable; j'ai du crédit, un rang & des places. Disposez de mon pouvoir comme vous disposez déja de mon cœur.

Lucile alors, sans prétendre accepter aucune de ses offres, crut devoir mettre moins de laconisme dans ses refus. Monsieur, dit-elle au Comte, je dois au moins être frappée de votre générosité. Il est fâcheux que le motif ne m'en paroisse pas aussi louable que les effets pourroient l'être. Quoi qu'il en soit, Monsieur, aucune raison particuliere ne nous appelle à Vienne plutôt qu'ailleurs. Nous n'y sommes venus que par curiosité. C'est la même cause qui nous a déja conduits & qui nous conduira dans d'autres villes. Voilà tous les détails dans lesquels je puis entrer. Quant au reste, dispensez-moi de paroître l'avoir entendu, & encore plus d'y répondre.

A ces mots, elle se disposa à rentrer. Cependant par pure politesse elle invita le Comte à venir se reposer de la petite course qu'il avoit faite relativement à elle. Dispen-

fez-moi, lui dit-il, d'ufer de cette permiffion pour le moment ; mais daignez me la réferver pour un autre. Je veux laiffer à la réflexion le temps d'agir : ce n'eft jamais qu'avec le temps qu'elle agit bien. Sur le champ il falua Lucile, & s'éloigna fans attendre d'autre réponfe.

La jeune Françoife inftruifit Toni de cette rencontre ; mais elle lui cacha une partie de fon entretien avec le Comte. Elle ne vouloit ni l'inquiéter, ni fe faire valoir auprès de lui. Une femme qui ne craint pas de caufer à celui qui l'aime ces fortes d'alarmes, n'eft quelquefois pas loin de les juftifier.

On préparoit à la Cour des réjouiffances pour célébrer un avantage remporté dans une guerre qui étoit une alternative continuelle de bons & de mauvais fuccès. Le Comte d'Olf.... occupoit une place qui le mettoit à portée d'inviter à cette fête ceux qu'il vouloit gratifier de cette faveur. Il fongea d'abord à la jeune Françoife. C'étoit, felon lui, une occafion favorable pour renouer avec elle un entretien à peine ébauché. Il fe borna cependant à une invitation par écrit, perfuadé qu'elle donneroit un air plus fimple à cette démarche, & lui ôteroit tout appareil de tentative.

Lucile, qui pouvoit mieux deviner que

Toni le motif decette politesse, étoit disposée à ne point y répondre. Toni lui représenta qu'il y auroit une sorte d'imprudence à s'y refuser ; qu'on voyoit toujours de mauvais œil des étrangers qui ne prenoient nulle part à l'alégresse publique ; qu'on acceptoit ces sortes d'invitation sans conséquence, & qu'il y en auroit à les rejetter. Cet avis l'emporta ; & le sur-lendemain, qui étoit le jour prescrit pour la fête, notre jeune couple se rendit au Palais Impérial, qui étoit le lieu indiqué par l'invitation.

Toni étoit persuadé qu'ils resteroient l'un & l'autre confondus parmi la foule. Il fut bien étonné de voir le Comte s'avancer pour les recevoir, les placer de la maniere la plus avantageuse, & accompagner ces premiers soins d'une infinité d'autres. Lucile, de son côté, attiroit presque tous les regards, tant à titre d'étrangere, qu'à titre de Françoise jolie. Les hommes la regardoient avec intérêt, les femmes avec une curiosité qui partoit d'un autre motif. Le Comte s'en applaudissoit, & redoubloit encore d'attentions pour Lucile. Elles n'étoient interrompues que par les soins qu'exigeoit sa charge ; mais on devinoit facilement qu'il eût bien voulu pouvoir ne pas les interrompre.

Toni, à qui le Comte marquoit aussi beau-

coup d'égards, ne les attribuoit qu'à l'usage d'accorder certaines distinctions aux étrangers. Par la même raison, il n'étoit pas surpris qu'on les prodiguât encore plus à Lucile. Tous deux en se retirant remercierent le Comte, qui les exhorta à profiter de toutes les occasions d'égayer leur séjour à Vienne; & il ajouta qu'il se feroit à lui-même un devoir de leur en fournir quelques-unes.

Il s'occupa sincérement à remplir ce prétendu devoir. Trois jours après il alla faire à nos jeunes voyageurs une visite en regle. Je tiens ma parole, leur dit-il; je viens troubler votre solitude, & je m'y crois obligé. Il faut de la dissipation à votre âge. Nous aurons dans deux jours une fête chez moi. J'espere, Madame, dit-il à la jeune Françoise, que vous ne refuserez pas d'en faire l'ornement; & vous, Monsieur, dit-il à Toni, que vous daignerez prendre encore part à nos succès. La fête que je donne a le même objet que la précédente. Nos Souverains sont alliés, vous avez droit de figurer parmi nos citoyens.

Il fallut encore accepter; il fallut même rendre au Comte une visite de pure politesse, & indépendante de la fête qu'il préparoit. Sa joie étoit extrême de voir que tout sembloit s'arranger selon ses vues. Ce n'est pas que

Lucile lui laissât rien entrevoir qui pût le flatter; c'est que lui-même, sans être né François, se flattoit assez facilement en amour. Il ne douta plus de son triomphe prochain, & cette persuasion épargna dans ce moment à Lucile des discours qui lui eussent peut-être ôté le courage de s'y exposer une seconde fois. Cependant l'accueil qu'il lui fit le jour de la fête auroit pu annoncer que cette fête n'étoit que pour elle. Egards, distinctions, préférences, tout lui fut prodigué. Le Comte s'en excusoit auprès des autres Dames sur ce que celle-ci étoit étrangere; mais il faisoit très-bien entendre à Lucile que rien ne changeroit quand même elle seroit née à Vienne.

Parmi les divertissements de cette fête, il y eut un bal qui dura une grande partie de la nuit. Lucile, qui avoit toutes les graces Françoises, & qui s'étoit ajustée avec une extrême élégance, y réunit tous les suffrages : c'est-à-dire, que tous les hommes l'admiroient, & que toutes les femmes trouverent qu'elle étoit passable. Un riche Baron, qui la trouvoit charmante, le lui dit avec toute la bonne foi Germanique. Il lui demanda, avec la même franchise, si elle étoit arrangée avec le Comte. Cette question parut choquer vivement la jeune Françoise; mais à peine le Baron y prit-il garde. Sa-

chez, lui dit-il, quel eſt le vrai motif de ma demande. C'eſt qu'ici nous ne nous piquons point de déplacer perſonne, mais nous ſupplantons ſans ſcrupule ceux qui ne ſont pas encore bien inſtallés. Voilà, Madame, pourſuivit-il, quels ſont nos uſages : nous les obſervons à la rigueur, & les perſonnes qui viennent habiter notre patrie ne doivent point ſe refuſer aux arrangements qu'ils autoriſent.

Ce diſcours parut ſi ſingulier à Lucile, qu'elle ne put l'écouter ſérieuſement. Elle ſe contenta de répondre en riant au Baron, que les Françoiſes ſe piquoient d'établir les modes, & non de prendre celles qui ſe trouvoient établies. Cette réponſe ne le ſatisfit ni ne le rebuta. Il jugea qu'une femme qui rioit en refuſant, n'avoit point dit ſon dernier mot. D'un autre côté le Comte ſe croyoit fondé à tout eſpérer. Quelques attentions, qu'il ne devoit qu'à la circonſtance, devenoient pour lui un motif de certitude ; il attribuoit à la ſenſibilité de Lucile tout ce qui n'étoit que l'effet de ſa politeſſe.

On ſe ſépara ; mais le Comte fit promettre à Toni de le voir ſouvent, & il ſe promit bien à lui-même de voir ſouvent Lucile.

Une choſe l'étonna beaucoup dans le cours des viſites qu'il lui rendit ; ce fut de voir

qu'il n'étoit pas plus avancé auprès d'elle qu'avant de les lui avoir rendues. Il ne comprenoit rien à cette conduite bizarre. Cependant il crut ne rien devoir changer à la sienne, sinon de se rendre encore plus empressé & plus pressant. Il apporta même peu de jours après à Lucile des articles en regle. Tout y étoit prévu, bien détaillé, bien cimenté. Le traitement étoit des plus magnifiques. Lucile, un peu surprise de ce procédé, lui en demanda fort séchement le motif. Rien n'est plus simple, reprit le Comte : c'est ainsi que nous en usons généralement, & ces précautions déposent en faveur de notre franchise.

Cette extrême franchise, reprit Lucile, n'en exige pas moins de ma part; & je dois vous prévenir, Monsieur le Comte, que je ne puis ni ne dois me prêter à aucun arrangement de cette espece. Je vous épargne à ce sujet des détails que vous auriez dû prévoir.

Hé quoi! lui dit le Comte, on sait bien que vous avez un époux: mais qu'importe?

Cette double réflexion fit rougir Lucile; mais elle rougit principalement de ce que cet époux n'existoit pas. Toni survint, & la conversation changea d'objet. Le Comte s'y prêta quelques moments, & ensuite il se retira sous prétexte de quelques affaires qui l'appelloient ailleurs.

Il trouva, en arrivant chez lui, ce même Baron qui étoit en ſecret ſon rival, & qui, par cette raiſon, cherchoit à devenir ſon confident. Il en faut un lorſqu'on n'eſt pas heureux, & trop ſouvent même lorſqu'on l'eſt. Le Baron vivoit avec le Comte dans une intimité aſſez grande, & c'en eſt plus qu'il ne faut, en pareil cas, pour devenir dépoſitaire d'un ſecret qui peſe à celui qui le garde. Que je ſuis malheureux! s'écrioit le Comte en ſe promenant à grands pas, & en levant les yeux au ciel. Non, je ne vaincrai jamais cette réſiſtance opiniâtre! J'aurai inutilement prodigué mes ſoins!... Hé! à qui?... peut-être à une ſimple Bourgeoiſe de France, à une femme ſans nom, ou d'un nom très-nouveau! Je ſerai deſcendu en pure perte; j'aurai bravé l'opinion publique ſans qu'il en réſulte aucun avantage pour moi, ſans que rien me dédommage d'un pareil ſacrifice!

Le Baron écoutoit ce diſcours avec autant d'attention que de plaiſir. Hé quoi! dit-il au Comte, ſeroit-ce la jeune Françoiſe qui trouble ainſi votre repos? elle eſt faite pour troubler celui de bien d'autres! Mais une Françoiſe eſt-elle auſſi peu traitable que vous le dites? vous l'aurez priſe dans un inſtant d'humeur.

Je l'ai prise dans tous les instants, répliqua le Comte, & ce fut toujours sans succès. Je n'ai réussi ni à la séduire, ni même à l'irriter; & en pareil cas il ne faut rien attendre d'une femme qui n'approuve ni ne se fâche.

Il a tort, disoit le Baron en lui-même. Tout est presque fait avec une femme qui ne désapprouve rien, au lieu que celle qui se fâche exige d'abord qu'on l'appaise. Il affecta de donner au Baron de ces encouragements qui découragent; & il songea à remplacer celui qu'il voyoit prêt à abandonner la place.

CHAPITRE VII.

Suite du séjour de Toni & de Lucile à Vienne. Tentatives peu fructueuses. Découverte qui n'aboutit à rien.

LE Baron n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour rendre une visite à nos jeunes François. Il avoit déja eu plus d'une fois occasion de leur parler ailleurs. Il sut même donner un air officieux à sa démarche. J'ai voyagé en France, disoit-il à Toni, & je sais combien les étrangers y trouvent d'accueil & de ressources. Je voudrois que le

François trouvât chez nous ce que nous trouvons chez lui, & je desire beaucoup en donner l'exemple à mes compatriotes. Vous pouvez, poursuivit-il, m'aider dans ce projet. Daignez mettre mon zele à toute épreuve, & ne craignez pas que rien puisse le ralentir.

Toni répondit poliment à des offres si obligeantes. La liaison que vous m'offrez, Monsieur, dit-il au Baron, ne peut que me flatter infiniment, & je l'accepte sans y joindre aucun autre motif. Ne m'épargnez sur rien, s'écria le Baron transporté de joie : je veux que nous soyons amis, & l'amitié motive & autorise tout.

Lucile connoissoit mieux que Toni la véritable cause de l'empressement du Baron ; mais sûre d'elle-même, elle garda encore pour elle son secret, & ne crut point trop hasarder en le gardant.

Le Baron fit succéder d'autres visites à cette premiere. De son côté le Comte avoit ralenti les siennes. Son rival confident ne lui fit point mystere de sa nouvelle liaison avec le jeune François, ni même des motifs qui lui avoient fait chercher cette liaison. Je ne puis pas, ajouta-t-il, me charger d'agir en votre faveur auprès de Lucile ; mais si je découvre en elle le moindre mouvement en votre faveur, je m'engage, foi de Baron, à vous en avertir.

Il se fit alors entre ces deux rivaux une convention des plus singulieres. Tous deux se promirent que le moins heureux céderoit cordialement Lucile à celui qu'elle voudroit préférer à l'autre. Un tel accord n'auroit certainement lieu ni en Italie ni en Espagne ; il est peut-être rare même en France. Mais l'amour varie selon les climats : chacun d'eux lui prête, ou lui enleve quelques nuances plus ou moins fortes. Je le compare à certaines plantes qui sont nuisibles dans une contrée, salutaires dans une autre, & qui, ailleurs, ne produisent ni bien ni mal.

Ce ne fut qu'au bout de quelques jours que le Baron trouva une occasion de s'expliquer avec Lucile. Je sais, lui disoit, que le Comte n'est point heureux ; ce qui me laisse une entiere liberté d'aspirer à le devenir. Je ne lui enleve rien, puisqu'il n'est en possession de rien. Je suis dégagé de tout scrupule à cet égard ; & quant à vous, Madame, ne lui ayant rien promis, rien ne doit vous retenir. Nous sommes libres l'un & l'autre.

Libres ! Monsieur, reprit Lucile en rougissant ; vous devriez juger au moins que je ne le suis pas.

Pardonnez-moi, vous l'êtes, répliqua-t-il ; tout, dans cette discussion, dépend de s'entendre.

Lucile,

Lucile, qui craignoit d'avoir été trop bien entendue, c'est-à-dire, que le Baron n'eût deviné la nature de ses engagements avec Toni, auroit voulu terminer promptement cet entretien. Elle eut recours à ce ton de dignité qui ne réussit pas toujours aux femmes, mais qui nous en impose quelquefois. Il en imposa au Baron qui, pourtant, ne concevoit pas qu'une proposition aussi simple que la sienne pût être rejettée. Vous y réfléchirez, Madame, dit-il à la jeune Françoise, & j'attends beaucoup du résultat de vos réflexions.

Vous l'avez ce résultat, reprit-elle; & je vous proteste, Monsieur, que de nouvelles réflexions ne m'y feroient rien changer.

Apparemment, disoit le Baron en se retirant, que les affaires du Comte sont plus avancées qu'il ne le présume lui-même; & il alla sur le champ l'avertir de sa bonne fortune. Vous vous trompez, mon cher Baron, lui dit son rival; je vois seulement que nos affaires à tous deux sont en fort mauvais état. Il y a donc là-dessous quelque mystere, ajouta le Baron, & il sera bien caché, s'il peut me l'être toujours.

Il songea dès ce moment à tout mettre en usage pour écarter le voile qu'on lui opposoit. Il en imagina un moyen qui n'est que trop souvent efficace. Lucile avoit une fem-

me de chambre Allemande, & en Allemagne comme en France, une femme de chambre n'eſt point incorruptible. Celle-ci ne le fut pas. Les préſents & les promeſſes du Baron la déterminerent aiſément à épier les diſcours & les actions de Lucile, ainſi qu'à les tranſmettre à celui qui payoit ſi généreuſement cette complaiſance. Elle reconnut bientôt que la jeune Françoiſe n'avoit aucun amant au dehors ; mais que celui qui paſſoit pour ſon époux, n'étoit que ſon amant. Le Baron fut promptement inſtruit de cette découverte. Oh! oh! dit-il alors, je ne ſuis plus étonné de la réſiſtance... Il n'eſt pas ſon époux! voilà tout le mot de l'énigme. Ah! Monſieur le Comte, notre entrepriſe eſt plus forte que nous ne l'avions prévu. Mais, demandoit-il à la ſoubrette infidele, es-tu bien sûre de ce que tu viens de me dire? Très-sûre, lui dit-elle, & il y avoit même déja long-temps que je le ſoupçonnois. J'aurois bien dû le ſoupçonner auſſi, reprenoit le Baron. Une femme ne tient pas ſi obſtinément à un mari. Il eſt vrai qu'une Françoiſe peut auſſi très-bien quitter un amant; mais encore une fois, l'un eſt plus difficile à ſupplanter que l'autre.

Il ſe rendit à l'inſtant même chez le Comte. Hé bien! lui dit ce dernier, quelles nouvelles pour vous ou pour moi? Fort mauvaiſes pour

tous deux, reprit le Baron : ce n'eſt plus un époux que nous avons à débuſquer. — Quoi ! l'on nous auroit prévenus ? — Héla oui. — Seroit-ce quelqu'un de la Cour ? — Non ; mais nous n'en aurons pas plus beau jeu. — Quel eſt donc ce rival ſi redoutable ? — C'eſt celui qui nous ſembloit le moins à craindre, celui que nous ne prenions que pour un mari. — Quoi ! le jeune François ? . . . — Lui-même. Il n'eſt que l'amant de celle dont nous l'avons cru l'époux. Ah ! tant pis, ajouta le Comte : une Françoiſe n'aime pas long-temps par raiſon ; mais elle peut aimer très-long-temps par caprice.

Après ce court entretien nos deux rivaux ſe ſéparerent. Le Comte reſta en butte à bien des réflexions. Le Baron faiſoit auſſi les ſiennes ; mais il formoit dès-lors un nouveau projet, d'après ſa nouvelle découverte.

CHAPITRE VIII.

Confidence affligeante. Réſolution ſubite.

LE Comte d'Olf.... avoit l'ame ſenſible, mais élevée ; il joignit la généroſité à la franchiſe. Peut-être, diſoit-il, ces deux amants n'ont-ils fui leur patrie que parce qu'ils y

étoient perſécutés: il ne faut pas qu'ils trouvent ſi loin d'elle de nouveaux perſécuteurs. Cette réflexion l'obligea à ſe rendre promptement chez Lucile. Elle étoit ſeule. Je viens vous avertir, Madame, lui dit-il, qu'un ſecret, qu'il vous importoit de tenir caché, eſt découvert. On ſait, ou du moins l'on dit, que vous n'êtes point la femme de celui qui paſſe pour être votre époux. Ailleurs ce ne ſeroit rien; ici c'eſt quelque choſe.

Hé! qui peut ſemer de pareils bruits? demanda Lucile fort émue.

Hé! qu'importe, Madame, reprit le Comte, ſi ces bruits ne ſont pas mal-fondés? Je me ſerois bien gardé de vous en faire part, s'ils ne tendoient point à troubler votre repos. J'ai voulu vous ſervir, aux riſques de vous déplaire.

Encore une fois, Monſieur le Comte, reprit fiérement Lucile, on ne fit jamais ni pareilles queſtions ni pareilles confidences.

Pardonnez-moi, Madame, ajouta le Comte; on ſe permet ces queſtions lorſqu'elles deviennent eſſentielles à la perſonne à qui on les fait: ma démarche ne dérive pas d'une vaine curioſité. Je fais même abſtraction aux intérêts de mon cœur: ils m'ont preſque toujours ſeuls conduit auprès de vous; mais, dans ce moment, c'eſt votre intérêt ſeul qui m'y conduit.

Alors il lui détailla les recherches & les inconvéniens auxquels sa position, supposé qu'elle fût telle qu'on le publioit, pouvoit l'exposer dans Vienne. Ces détails accablerent la jeune Françoise. Le Comte s'en apperçut, & il eut la générosité de ne pas les porter plus loin.

Il sentit même que sa présence pouvoit embarrasser celle que venoient de déconcerter ses discours. Il mit fin à sa visite. Quoi qu'il en soit, Madame, ajouta-t-il en sortant, il y a remede à tout. Peut-être ailleurs vos vœux ont-ils été traversés ; ici rien ne les traversera : dès-lors ce qui ne s'est point fait peut se faire. Disposez de mon crédit, de ma fortune, & ne craignez point que jamais ces engagements outrepassent en rien votre volonté.

Lucile n'eut ni la force ni l'assurance de lui rien répondre. Elle resta plongée dans une douleur mêlée de confusion, & que cette confusion rendoit encore plus accablante. A peine osoit-elle réfléchir sur son état. Dans quelle ignominie me voilà descendue ! s'écria-t-elle enfin. Sous quel aspect vais-je être envisagée ! comment dois-je me regarder moi-même ? Oh foiblesse ! oh passion malheureuse ! dans quel abîme affreux m'avez-vous jettée ! Hélas ! je ne puis même en sortir : l'auteur

de ma honte ne peut la réparer. Je le savois, il ne m'a point trompée : c'est moi seule qui ai voulu l'être.

Ses larmes couloient abondamment. C'étoit la premiere fois que sa position lui en faisoit répandre ; mais elle s'étonnoit de n'en avoir pas versé plutôt. Elle déploroit la cause de ses regrets : cependant elle enchérissoit encore l'auteur. Elle ne l'accusoit de rien ; elle avoit peine à se repentir de ce dont elle-même s'accusoit. Son cœur étoit plutôt humilié qu'affligé.

Toni survint, il fut effrayé, pénétré, de voir Lucile baignée de larmes. Qu'avez-vous ? s'écria-t-il : d'où peuvent naître ces pleurs ? Ah ! sans doute, je n'ai point le malheur de les faire couler. Je sacrifierois mes jours pour assurer le bonheur des vôtres.

Un regard de Lucile attesta promptement à Toni combien elle étoit persuadée & pénétrée de ce discours. Non, lui dit-elle, non je n'accuse que moi seule de la confusion que j'éprouve. La faute est de moi ; & si quelque chose me console, c'est que j'en serai seule punie.

Toni la pressa de nouveau de s'expliquer. Alors, elle lui apprit l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec le Comte. Oui, c'en est fait, poursuivit-elle, tout est découvert : je vais

être en butte aux discours les plus injurieux, aux regards les plus méprisants. On peut tout nier, interrompit Toni; quelle bouche nous démentira lorsque nous affirmerons le contraire de ce qu'on publie?

Ah! je ne pourrai rien affirmer, ajouta Lucile, mon embarras trahiroit mes discours; les reproches que me fait mon cœur en imposeroient à ma bouche. Ces reproches, poursuivit-elle en pleurant de nouveau, je les combat depuis si long-temps! l'amour me défendoit, l'amour me consoloit de tout: il me justifioit, pour ainsi dire, envers moi-même. Ah! pourra-t-il jamais m'excuser auprès de tout autre!

L'amant de Lucile n'épargnoit rien pour la consoler. Il y employoit toutes les raisons que pouvoit lui fournir un tendre intérêt mêlé de la plus vive compassion. Tout n'est pas désespéré, lui disoit-il. Un instant peut mettre un terme à tous vos regrets...... Oui un seul instant!.... N'ai-je pas été trahi, sacrifié? Qui m'empêchera de rompre les liens qu'une ingrate a déja brisés?.... des liens qui me couvrent de honte!....

Arrêtez! mon cher Toni, reprit Lucile. J'aime encore mieux garder mes remords, que vous exposer à des remords plus cruels. Nous ne sommes que foibles; ne risquons pas

de devenir injustes. Est-il bien prouvé qu'on vous ait trahi ? Qui sait même si, lorsque je rougis de vous posséder, une autre ne gémit pas de vous avoir perdu ? C'est mal réparer un faute que de la réparer par un crime.

Toni admiroit cette générosité, & ne trouvoit point dans son propre cœur de fortes raisons pour la combattre. Son discours partoit moins d'un mouvement réfléchi que d'un élan de compassion. Il n'avoit pas tellement oublié Clairette, qu'il souhaitât de la trouver coupable ; mais il aimoit assez Lucile pour être pénétré de tout ce qui l'affligeoit, pour desirer son bonheur aux dépens du sien même. Enfin, après un entretien plus vif que suivi, Lucile décida que le seul parti à prendre étoit de quitter Vienne, & très-subitement. Toni ne s'y opposa point ; il sortit même à l'instant pour faire toutes les dispositions qu'exigeoit ce départ précipité.

CHAPITRE IX.

Conversation un peu singuliere. Proposition rejettée.

A PEINE Toni venoit de sortir lorsque le Baron entra. Lucile, qui avoit oublié de don-

ner des ordres pour l'en empêcher, fut obligée de le recevoir. Il ne s'apperçut point qu'elle fût affligée, quoique tout l'annonçât en elle : il n'étoit occupé que de ce qu'il alloit lui dire, & voici ce qu'il lui dit : Foi de Baron, Madame, vous devez être bien contente de moi. Je ne chicane point ſur les délais, & je laiſſe aux Belles tout le temps qu'il leur faut pour ſe décider. Etes-vous encore indéciſe ? J'eſpere que non. J'avois cru que des raiſons particulieres, un hommage offert avant le mien, une liaiſon tacite & convenable avec un de nos bons Germains, avoient contrarié mes vues : je me trompois, & c'eſt ce qui me raſſure. Vous n'avez plus de bonnes raiſons à m'oppoſer. Vous devez du retour à quelqu'un ; & puiſque juſqu'ici perſonne ne l'a obtenu de vous, je penſe que c'eſt à moi qu'il eſt dû.

Les diſcours du Baron paroiſſoient toujours nouveaux à Lucile. Elle s'en fut amuſée dans toute autre circonſtance ; mais celle où elle ſe trouvoit ne lui permettoit de s'amuſer de rien. Elle répondit ſérieuſement au Baron, & ſa réponſe n'étoit point propre à le ſatisfaire. Vous m'étonnez, reprit-il. Hé mais ! vous n'êtes pas même obligée à garder certaines meſures : votre lien eſt ſi léger qu'il peut ſe rompre de lui-même !

Que dites-vous, Monſieur? s'écria Lucile avec une vivacité mêlée d'effroi.

Je dis, Madame, reprit l'intrépide Baron, que l'époux dont vous craignez tant d'offenſer les droits, n'eſt point votre époux. C'eſt une raiſon, peut-être, pour ne pas les offenſer; mais, enfin, tout cela ne doit pas être éternel.

Lucile manqua de termes pour répondre à cette bruſque incartade. Le Baron, qui s'applaudiſſoit de ſa franchiſe, attribua le ſilence de la jeune Françoiſe aux premiers effets de la perſuaſion. Il ajouta: Je ſais bien qu'on aime cent fois mieux un amant qu'un époux. Mais on peut ſe laſſer de l'un comme de l'autre. On le doit même en certains cas, & ſpécialement dans celui où vous êtes.

Je croyois, Monſieur, lui dit Lucile d'un ton fort agité, que n'ayant point répondu à votre premier diſcours, vous m'auriez épargné le ſecond. Je vois que l'exemple n'influe pas ſur vous. Penſez-vous réellement ce que vous m'avez dit? c'étoit une raiſon pour le taire. Ne le penſez-vous pas? tout devoit vous empêcher de le dire. Vous devez des égards à une étrangere qui n'en refuſe à perſonne.

Je n'ai jamais cru, reprit le Baron, manquer

d'égards à une femme pour lui avoir dit que je l'aimois ; & , tel que vous me voyez , il y en a peu à qui je daigne le dire. En quoi donc ai-je pu vous offenfer ? Eft-ce pour avoir parlé de cet époux qui n'exifte pas ? Hé bien ! tant mieux fi j'ai dit vrai. Il eft plus difficile d'avoir des charmes qu'un époux , & vous avez le plus difficile. Croiriez-vous en valoir moins pour être libre ? Il me femble , à moi , que vous en valez davantage. D'ailleurs , fi vous aviez abfolument la fantaifie d'avoir un époux , je fuis Baron du S. Empire.... on pourroit vous affurer le titre de Baronne....

Vous , Monfieur ? lui dit Lucile. — Hé ! fans doute , moi-même. Je fens bien que ce feroit choquer toutes les idées de mes chers compatriotes ; mais une Françoife aimable eft faite pour nous mener encore plus loin , & pour tout faire excufer.

Pour moi , Monfieur , reprit Lucile , je fuis Françoife ; mais je ne compromettrai jamais la dignité de perfonne. Ainfi de deux chofes l'une : fi je n'ai pas d'époux , je n'en aurai jamais ; fi j'en ai un , il eft fort déplacé de m'en propofer un autre.

Oh ! fi vous en avez un , ajouta le Baron , il eft jufte de vous le laiffer. Nous pourrons nous en tenir à un arrangement plus fimple , & fi fimple même , que perfonne ici ne daignera y prendre garde.

Lucile, pour toute réponse, lui protesta de nouveau que tous ses arrangements étoient pris, & que rien n'étoit capable d'y porter atteinte. Ensuite, sous pretexte d'incommodité, elle témoigna avoir besoin de rester seule. Le Baron sortit, & il disoit en se retirant : Je parierois bien mes soixante & douze quartiers que notre jeune Françoise n'est point la femme de celui qu'elle aime avec tant d'obstination ; il est trop rare qu'en France, comme ailleurs, on s'obstine à aimer un mari.

CHAPITRE X.

Politesse qui afflige celui qui la reçoit. Départ subit.

TONI, à son retour, trouva Lucile encore plus affligée qu'auparavant. Rassurez-vous, lui dit-il, j'ai tout disposé pour notre départ. Vous n'essuyerez plus dans cette ville de propos humiliants, & il nous sera facile de les esquiver ailleurs. Il ne s'agira que de vivre isolés. Si un tel sacrifice vous coûte peu, j'ose vous répondre qu'il me coûtera encore moins. Vous me tenez lieu de tout, &

& votre société ne permettra jamais à personne d'en ambitionner d'autres.

Ce discours ne consola point entiérement Lucile, mais il adoucit l'amertume qui la dévoroit. Tout ce qui flatte un cœur sensible balance aisément tout ce qui peut l'affliger, & les douceurs de l'amour sont l'antidote le plus sûr contre ses peines. Le départ fut fixé au jour suivant, & ce terme parut encore un peu long à Lucile. Son lever devança celui de l'aurore ; elle auroit voulu que le jour n'éclairât point sa sortie d'une ville où tous les regards qui alloïent tomber sur elle ne pouvoient plus que l'embarrasser. On dira, peut-être, qu'elle n'avoit point éprouvé ces scrupules dans des circonstances peu différentes de celles où elle se trouvoit dans ce moment. C'est qu'alors sa faute étoit plus récente, & que l'illusion qui en résultoit étoit dans toute sa force. Il faut plus d'une fâcheuse épreuve pour faire regretter à un cœur une foiblesse qui lui est chere.

Toni crut qu'avant de quitter Vienne il lui convenoit d'écrire au Comte. Il ignoroit toujours le premier principe des politesses qu'il en avoit reçues, & Lucile l'oublioit en faveur de ses derniers procédés. Cette lettre, au surplus, n'avoit d'autre objet que de motiver un départ que sa précipitation

devoit faire paroître un peu étrange. Toni l'attribua ſimplement à des affaires imprévues, mais urgentes. Cette nouvelle affligea ſenſiblement le Comte. Il accourut promptement chez nos jeunes étrangers ; mais il ne les trouva plus. Ils avoient quitté Vienne avant que lui-même eût reçu la lettre qui le prévenoit ſur leur prochain départ.

Il ſe rendit chez le Baron pour l'informer de cette aventure. Son agente congédiée venoit de l'en inſtruire. Nos deux rivaux avoient tous deux de véritables regrets : le Comte de ce que ſes pourſuites avoient forcé Lucile à quitter la retraite qu'elle s'étoit choiſie ; le Baron de ce qu'elle l'avoit quittée. Ces Françoiſes, diſoit-il, ne réſiſtent ni ne cedent que par caprice. Nous avons fait à celle-ci les honneurs de notre cour en lui rendant quelques ſoins ; elle eût ſans doute été humiliée qu'on ne lui en rendît aucun ; ſa vanité eſt ſatisfaite à cet égard, & c'eſt par un autre motif de vanité qu'elle s'amuſe à déſoler un Comte & un Baron du Saint-Empire.

CHAPITRE XI.

Suite du voyage en Allemagne. Toni reçoit différents avis qui l'obligent à repaſſer en France.

TANDIS que le Comte & le Baron s'entretenoient ainſi ſur le départ de nos jeunes voyageurs, ceux-ci continuoient à s'éloigner de la capitale d'Autriche. Ils auroient bien voulu viſiter celles de Saxe & de Pruſſe; mais la Saxe étoit déſolée par la guerre, & Berlin n'avoit, pour ainſi dire, de Roi qu'à la tête de ſes armées. Toni ambitionnoit ſurtout de contempler de près ce Monarque dont dont on a déja tant parlé, dont on parlera encore ſi long-temps; ce Prince qui ſait à la fois écrire, gouverner & combattre, & qui, lorſqu'il fait à part une de ces trois choſes, ſembleroit ne s'être jamais occupé des deux autres.

Mais enfin, nos voyageurs voulant toujours voyager, ſe rabattirent ſur quelques pays neutres, c'eſt-à-dire, que la neutralité faiſoit jouir d'une ombre de repos. Toni continuoit ſes obſervations ſur la maniere d'être des Sujets & des Souverains de ces différents

Etats. Il y vit par-tout, d'un côté le pouvoir sans bornes, & de l'autre l'esclavage : la Noblesse enflant ses titres, & le Peuple oubliant tous les siens : la subordination réduite en servitude. En un mot, l'Allemagne nous rappelle aujourd'hui ce que fut autrefois la France, lorsque la Nation n'y formoit que deux classes, celle des esclaves & celle des maîtres.

Les Villes Anséatiques forment une exception à cette regle. Ce sont des especes de Républiques enclavées dans l'anarchie Allemande. Une des plus considérables, c'est Hambourg, ville de commerce, & qu'on regarde comme le magasin de toute l'Allemagne. Nos voyageurs s'y arrêterent. Leur dessein étoit même de s'y fixer aussi long-temps qu'ils ne s'y ennuyeroient pas. Ils l'habitoient depuis un mois sans s'y ennuyer ; mais Toni, en parcourant une gazette étrangere y trouva cet avis.

» Le Chevalier de Vernon peut reparoître
» en France ; son persécuteur est mort, & le
» laisse l'héritier de toute sa fortune. Rien ne
» s'oppose maintenant à son retour. «

Il est si naturel à l'homme d'aimer sa patrie, que la faculté d'y reparoître balança dans Toni les regrets de la mort d'un oncle qu'il n'avoit nul sujet d'aimer. Il alla sur le

champ faire part à Lucile de ce qu'il venoit de lire, & il fut surpris de voir que cette nouvelle ne lui causoit aucune joie ; il le fut encore plus de voir qu'elle s'opposoit à son départ. Qui vous oblige, lui disoit-elle, de retourner dans une patrie où l'on vous a persécuté ? La vraie patrie de l'homme est celle où il peut vivre heureux & paisible. Ne me reste-t-il pas assez de fortune pour nous faire subsister honnêtement par-tout ? Vous ambitionnez d'être libre, nous le serons ici. On peut même acquérir dans le voisinage quelques possessions qui nous procurent les agréments de la propriété. D'ailleurs, qui vous assure que cet avis n'est pas un piege que l'on vous tend ? C'est ce qu'il faut éclaircir, lui dit Toni. Je vais écrire à un ami sur lequel je puis compter. Sa réponse levera toute équivoque à cet égard, & il ajouta : Pourquoi nous exiler volontairement ? Ne serez-vous pas toujours la maîtresse où je serai le maître ? Je vais rentrer dans mes biens, & ils seront les vôtres. Je n'aurai rien qui ne soit à vous. Croyez-moi, rapprochons-nous de la France, nous attendrons en Hollande la réponse de Dartevel. Ce ne fut qu'avec une extrême répugnance que Lucile y consentit.

Ils se rendirent dans cette contrée libre & factice, où la terre ne lutte qu'avec peine

contre l'élément qui l'enrichit, où l'homme eſt moins en ſûreté dans ſa maiſon que dans un vaiſſeau en pleine mer. C'eſt le pays des grandes fortunes & de la ſobriété. Le même homme a chez ſoi des tonnes remplies de bœuf ſalé, & des tonnes remplies d'argent. On diroit que la Hollande n'eſt peuplée que de Midas qui ambitionnent de tout changer en or. Le millionnaire n'y néglige pas le moindre profit ; mais l'étranger y paie fort cher les moindres commodités. Il eſt aſſez communément rançonné par le bas peuple, par le marchand, & par le Juge auquel il a recours.

Ce qu'il y a de plus propre en Hollande, ce ſont les rues & les édifices. Les femmes y ſont aſſez belles, mais plus foibles que ſenſibles. On peut les vaincre plus facilement qu'on ne peut leur plaire.

Ce fut en obſervant toutes ces choſes, que Toni attendit la réponſe de Dartevel. Celui-ci fut exact à lui répondre, & ſa lettre confirmoit entiérement l'article de la gazette, article que lui-même y avoit fait inſérer. Toni alors n'héſita plus, malgré les nouvelles repréſentations de Lucile, qui céda enfin à ſon empreſſement. Ils traverſerent toute la Flandre, une grande partie de la France, & s'arrêterent à C.... ville aſſez proche voiſine de la demeure du Philoſophe.

Le jour ſuivant Toni ſe rendit ſeul chez ſon ancien Mentor. Il crut ce ménagement néceſſaire dans une premiere viſite.

Le Philoſophe reçut ſon Eleve avec les démonſtrations de la plus vive tendreſſe, & ces démonſtrations étoient ſinceres. Madame Dartevel ne lui fit pas un accueil moins favorable. Elle avoit conſervé toute ſa gaieté primitive, & le Philoſophe s'en trouvoit bien. On queſtionna beaucoup Toni ſur ſes voyages, & l'on étoit un peu ſurpris qu'il ne fît lui-même aucune queſtion ſur Clairette. Ce fut Dartevel qui lui en parla le premier ; il vit aiſément que ſon diſcours l'embarraſſoit, ce qui le déconcerta un peu lui-même. Enfin, Toni reprit aſſez vivement : Ne ſavez-vous pas l'un & l'autre que Clairette m'a trompé? qu'elle m'a trahi? ... N'ajoutez pas l'inſulte à l'injuſtice, interrompit Dartevel ; Clairette eſt & fut toujours digne de tout votre attachement. Que dites-vous? s'écria Toni ; de qui tenez-vous toutes ces choſes? .... Eſt-il poſſible que Clairette ne ſoit point coupable! Je vous le garantis, ajouta Dartevel. Ah! combien je le ſuis donc moi-même! ajouta Toni du ton le plus pénétré. Dans quel affreux labyrinthe ma deſtinée me jette!

Il y a là quelque aventure de jeune homme, dit Madame Dartevel en ſouriant. On

fuppofe aifément une femme coupable pour avoir droit de le devenir foi-même. Toni refta confus de la réflexion, & le Philofophe le tira à l'écart, tant pour lui épargner un peu d'embarras, que pour le queftionner plus librement. Parlez avec franchife, lui dit-il : vous avez quelque reproche à vous faire.

Que voulez-vous ? lui dit Toni ; j'ai cru Clairette coupable. J'ai trouvé une perfonne qui m'aimoit, & qui m'a paru digne d'être aimée. Elle m'a prodigué fon amour, fa fortune, fon repos.... je pourrois même ajouter quelque chofe de plus.

Je conçois votre perplexité, reprit le Philofophe, avec le ton de l'indulgence ; Lucile me paroît mériter des égards. Ah ! fi vous faviez, dit Toni, quelles marques d'attachement elle m'a prodiguées, quelles circonftances ont néceffité notre liaifon ! Alors il lui en fit un narré vif & fuccinct. Ajoutez encore une fois, pourfuivit-il, que je n'avois que vingt ans, que Lucile eft aimable, & que je croyois Clairette criminelle.

Lucile, reprit Dartevel, fentira & avouera elle-même que fi l'honnête homme peut s'écarter de fon devoir, il ne peut fe difpenfer long-temps d'y rentrer. Il faut reprendre vos premiers liens, il faut brifer les nouveaux. Mais il faut employer tous les menagements.

qu'exigent & une pareille rupture, & une pareille réunion.

Quoi! je puis donc revoir Clairette? s'écria Toni. Non pas encore dit le Philosophe. On vous laissera le temps de la réflexion. Mais allons nous mettre à table où nous parlerons d'autre chose.

CHAPITRE XII.

Entretien particulier de Toni & de Dartevel. Embarras & confusion où se trouve le premier.

LA conversation du dîner ne roula, en effet, que sur les affaires domestiques de Toni. Dartevel lui détailla l'état des choses, c'est-à-dire, qu'il devenoit absolument possesseur de tous les biens du Baron. Il ajouta que la Baronne étoit même résolue de se retirer dans la province qui l'avoit vue naître: qu'ainsi il entreroit paisiblement & promptement en possession.

Toni crut qu'il étoit de son devoir de retourner à la ville ce jour là même. Il vaudroit mieux vous reposer ici, lui dit Dartevel. Toni insista. Puisqu'il est ainsi, reprit

le Philoſophe, je vous y accompagnerai. Je veux même, chemin faiſant, vous faire voir la moindre de vos poſſeſſions : elle n'en doit pas être moins chere à votre ſouvenir.

Toni ſentoit parfaitement qu'il lui parloit de la demeure d'Hubert dont lui-même n'avoit pas oſé parler. On prit, pour s'y rendre, un petit détour, & Toni étoit fort agité dans la route. N'eſt-ce point une épreuve ? diſoit-il : Clairette n'habite-t-elle pas cette maiſon ? Je le deſire & le crains. Il eut, cependant, lieu de juger en arrivant, que cette maiſon n'étoit point habitée ; mais elle étoit entretenue avec beaucoup de ſoin. On viſita les jardins, ils étoient cultivés. Les terres qui compoſoient le domaine étoient miſes en valeur. Toni en marqua ſon étonnement au Philoſophe. Ne ſavez-vous pas, lui dit ce dernier, que je ſuis devenu votre économe ? J'ai fait cultiver ce petit domaine avec la même attention que les miens propres, mais je n'y ai rien changé. Il faut reſpecter ſa forme primitive, comme l'on reſpecte celle de certains monuments qui nous rappellent des faits dont l'humanité peut faire ſon profit.

J'eſpere bien, dit Toni, que ce ſéjour ſera ma demeure de prédilection. Puiſſé-je expier dans cette ſolitude les travers qui m'ont égaré dans diverſes contrées du monde !

Cette réflexion en fit naître une foule d'autres dans l'ame de Toni. La voilà, difoit-il, cette maifon fi chere à mon enfance & à mon fouvenir ! Elle fut le berceau de mes premiers ans ; mais j'étois digne alors de l'habiter. Le fuis-je encore ? ai-je dignement fait ufage des leçons & des exemples que j'y ai reçus ? O fage & vertueux Hubert ! homme à qui je dois tout, jufqu'à mon exiftence, combien tu méconnoîtrois aujourd'hui ton ouvrage ! Hélas ! qu'il eft difficile de te reffembler ! Ton cœur fuffifoit pour te garantir du crime, & c'eft le mien qui m'y entraîne. Tu ne connus jamais que la paffion de faire le bien, & moi je connus prefque toutes celles qui lui font oppofées. Je fus inconfidéré, fougueux, jaloux, injufte, parjure !... Infortunée Clairette !.... Et toi, coupable Toni ! es-tu fait pour prononcer encore ce nom qui t'accufe ? Voici les lieux où tu promis, où tu juras d'être à jamais fidele. Qu'il te fembloit facile alors de garder ton ferment ! Tu l'as rompu ! ton cœur s'eft hâté de la croire coupable pour s'encourager lui-même à le devenir. Chaque pas que je fais dans cet afyle, me retrace des fouvenirs auffi chers que douloureux. C'eft là que pour la premiere fois nos regards fe troublerent en fe rencontrant ; c'eft plus loin, fous cet arbre antique & épais,

qu'assis auprès d'elle, je lui pris la main & je sentis tressaillir mon cœur. Là, sous ce berceau, nous allions répéter chaque jour l'un auprès de l'autre des leçons que cette habitude nous rendoit si douces. C'est encore là que le premier aveu de nos sentiments nous causa tant d'effroi. Nous les jugions coupables. Quelle joie, quels transports ne nous causerent-ils pas quand nous pûmes les croire innocents! Hélas! ces mêmes lieux en furent encore les témoins. Tout ici me rappelle ce que je n'aurois jamais dû oublier; tout y devient pour moi un motif de regrets ou de remords.

En parlant ainsi, il parcouroit à grands pas les différents détours de cette solitude. Le Philosophe connoissoit trop le cœur humain pour ne pas deviner le motif de cette longue distraction; & il en prévoyoit trop bien les effets, pour vouloir trop tôt en retirer Toni. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il s'arrangea pour le rejoindre. Ah! mon cher Mentor, lui dit le jeune homme du ton le plus pénétré, vous ne concevrez jamais tout ce que vient d'éprouver mon ame. Tout semble ici prendre une voix pour me rappeller à mes premiers sentiments, à mes premiers devoirs. Hé! que cette voix est éloquente!

Profitez

Profitez de ſes avertiſſements, lui dit le Mentor : croyez-moi, notre cœur eſt notre meilleur juge ; & lorſqu'il nous condamne, c'eſt en vain que nous prétendons appeller de ſes jugements.

On quitta la maiſon d'Hubert pour ſe rendre à la ville voiſine. Lucile attendoit le retour de Toni avec la plus vive impatience ; mais l'aſpect du Philoſophe lui cauſa quelque inquiétude. Je vous préſente, lui dit Toni, l'ami le plus cher, le plus sûr, & le plus ſage que j'aie ſur la terre. Je lui dois plus que je ne pourrai jamais lui rendre, car on ne peut ni payer, ni apprécier les ſoins qu'il m'a prodigués ſi conſtamment. Lucile ajouta un compliment honnête au diſcours de Toni, & Dartevel eut le bonheur d'y bien répondre, quoiqu'il répondît aſſez mal toutes les fois qu'il s'agiſſoit de ſon éloge.

Il prit le parti de ſéjourner à la ville juſqu'au lendemain pour accompagner Toni chez la Baronne. Ils partirent, laiſſant Lucile un peu inquiete de l'air tacitement triſte & contraint qu'elle avoit cru remarquer dans Toni. La Baronne reçut ſon Neveu avec beaucoup d'affection ; elle l'aſſura qu'ils feroient bientôt d'accord. Effectivement au bout de quelques jours tout fut réglé entre eux, & la Baronne partit pour ſa province. Toni la preſſa

cependant de ne point changer de demeure ; mais elle s'étoit si long-temps ennuyée dans ce château, qu'elle craignoit de s'y ennuyer encore.

Durant cet intervalle, Toni avoit fréquemment donné de ses nouvelles à Lucile qui avoit été fidelle à la correspondance. Il n'en étoit pas moins perplexe, & n'osoit encore l'engager à se rendre auprès de lui. L'intention de Dartevel n'étoit pas non plus qu'il l'y engageât. Il est bon d'observer que lui-même s'étoit absenté deux jours, tandis que Toni régloit ses affaires avec la Baronne. Il nous reste un petit voyage à faire, lui dit-il, quand tout fut terminé ; c'est à moi à vous mettre en possession de tous vos biens. Toni, qui avoit conservé tous les anciens domestiques de la maison, pouvoit s'absenter aisément. Il monta à cheval, & se laissa conduire par le Philosophe.

C'étoit la route de sa maison qu'ils avoient prise. Ils y dînerent & remonterent presque aussi-tôt à cheval. Au bout d'une demi-heure, ils se trouverent à l'entrée de la même forêt que Toni avoit traversée en fuyant avec Clairette, & bientôt il s'apperçut qu'ils prenoient la même route. Ce n'est pas tout, il se retrouva dans la même solitude, où il s'étoit arrêté avec elle, & c'étoit là précisément que

le Philoſophe le conduiſoit. En entrant, Toni rencontra & reconnut le Vieillard qui les avoit ſi bien accueillis. Ce dernier embraſſa le jeune homme avec beaucoup de joie & de tendreſſe. J'ai retrouvé ma fille, lui dit-il, & je vais vous conduire auprès d'elle. Ce qu'il effectua à l'inſtant. Elle fit à Toni l'accueil le plus gracieux, & il fut ſinguliérement frappé de l'extrême reſſemblance des traits de cette Dame avec ceux de l'infortunée Clairette. Elle tenoit ſur ſes genoux un petit enfant d'une figure intéreſſante, & qu'elle careſſoit avec beaucoup d'affection. Toni avoit lui-même un ſingulier plaiſir à le regarder. C'eſt, ſans doute, le fils de Madame? demanda-t-il au Philoſophe. Non, Monſieur, reprit-elle; c'eſt le fils d'une femme de chambre que j'ai amenée de Paris. On dit qu'à la rigueur elle pourroit ſe diſpenſer de l'être; mais elle s'eſt attachée à moi, & elle continue par zele ce qu'elle a d'abord fait par néceſſité. En même temps elle demanda la permiſſion de la faire venir pour quelques arrangements de toilette.

Cette femme de chambre parut avec l'attirail convenable à ſa profeſſion. Mais que devint-elle en voyant Toni? Que devint Toni en la voyant? Qu'on en juge: c'étoit Clairette. Elle jetta un cri perçant, elle perdit la reſpiration, & s'évanouit. Toni courut à

elle, la foutint, la ferra dans fes bras, l'appella fa chere Clairette, fa chere époufe, & étoit lui-même dans un état non moins violent que celui qu'elle éprouvoit.

Clairette reprit fes fens & verfa des larmes. Toute l'affemblée étoit attentive à ce fpectacle. Le Vieillard pleuroit, & fa fille n'étoit pas moins émue. Eft-il poffible que vous m'ayez foupçonnée ? difoit Clairette à Toni. Oui, reprit-il, j'ai eu des torts & de plus d'une efpece ; mais je les réparerai tous. Pardonne-moi tous les maux que je t'ai caufés : la pofition où je te vois réduite.... Clairette femme de chambre !.... Ah ! tu mériterois une couronne ! Mais, dis-moi, qu'eft devenu le fruit précieux de notre union, ce fruit fi cher que tu portois encore dans ton fein quand on nous arracha l'un à l'autre ! Le voilà, lui dit-elle en montrant l'enfant que tenoit encore la Dame du logis. Toni, hors de lui-même, courut embraffer cet enfant. Madame, ajouta-t-il, votre femme de chambre eft mon époufe, & je vous demande la permiffion de la réclamer ! Rien n'eft plus jufte, Monfieur, répondit-elle ; mais j'attends moi-même une grace de vous : c'eft de me laffer Clairette encore pour quelques jours. D'ailleurs, ce délai peut être auffi néceffaire à vos arrangements.

Ces derniers mots déconcerterent un peu celui à qui ils s'adressoient. Mais Madame, reprit-il vivement, Clairette femme de Chambre! je ne dois point la laisser dans un état si peu digne d'elle. Rassurez-vous, Monsieur, reprit la Dame, j'ai fait de Clairette mon amie, & je doute qu'elle pût se consoler aisément d'être séparée de moi.

Toni fut obligé de souscrire au délai qu'on exigeoit de lui. On arrangea même les choses de maniere qu'il ne put avoir durant toute cette visite aucun nouvel entretien avec Clairette. Il partit vers le soir avec le Philosophe, à qui il fit quelques reproches de ne l'avoir prévenu de rien.

Je vous ai bien servi, reprit Dartevel; j'ai laissé agir votre cœur, persuadé qu'il ne se démentiroit pas dans cette circonstance. J'ai voulu que votre conduite y parût l'effet de vos sentiments & non le fruit de vos réflexions.

Ah! mon cœur est déchiré! s'écria-t-il. Je sens combien il a été injuste. Mais tel est mon malheur, que je ne puis rendre justice à Clairette sans commettre une autre injustice!

Il y a une regle à suivre en pareil cas, reprit Dartevel; c'est d'être injuste le moins qu'il est possible.

— Comment?

— C'eſt-à-dire, qu'entre deux injuſtices il faut choiſir la moindre.

— Je vous défie d'empêcher que Lucile ou Clairette n'aie à ſe plaindre.

C'eſt de quoi je ne me charge pas, reprit le Philoſophe ; mais interrogez votre cœur & les ſimples notions de l'équité. Ils plaideront la cauſe de Clairette mieux que je ne puis le faire. Ah ! je ne ſuis pas indécis, s'écria le jeune homme ; mais je n'en ſuis pas moins agité ! Comment revoir Lucile ? comment lui apprendre.... non, je n'aurai jamais le courage de lui faire cet aveu ! Peut-être, lui dit Dartevel, trouverez-vous Lucile plus traitable que vous ne le préſumez. — Je n'en crois rien. — Eſſayez, vous dis-je. — Promettez-moi donc de m'accompagner. J'y conſens, reprit Dartevel ; mais bien entendu que vous ne me rendrez pas témoin de l'explication. C'eſt un reſte de ménagement que vous devez au moins avoir pour Lucile.

On paſſa la nuit chez Dartevel, & le lendemain lui & Toni ſe rendirent d'aſſez bonne heure à la ville. Toni, près d'arriver chez Lucile, étoit dans une agitation incroyable. Courage ! lui diſoit le Philoſophe ; il eſt toujours facile d'en avoir quand il eſt dangereux d'en manquer.

CHAPITRE XIII.

Explication embarraſſante.

LUCILE étoit déja debout, & paroiſſoit même diſpoſée à ſortir. Elle reçut Toni avec un air plus ſérieux qu'à l'ordinaire. Quand à lui, il avoit l'air qu'elle ne lui avoit jamais vu; l'air que donnent les reproches que l'on ſe fait & ceux que l'on craint d'eſſuyer. Après les politeſſes d'uſage, elle demanda à Toni s'il étoit ſatisfait de ſes opérations. Il répondit que tout s'étoit arrangé paiſiblement. Pour moi, ajouta Lucile, je ſuis aſſez contente des miennes. Je connois parfaitement le local de cette ville; j'en ai même parcouru tous les environs. J'ai vu l'Abbaye qui en eſt voiſine, & j'y retournois lorſque vous êtes arrivé. Le premier jour que je viſitai ce couvent, je le regardai comme un antre effroyable où une foule de victimes étoient occupées à gémir. J'en queſtionnai quelques-unes, & je crus voir que je m'étois trompée; toutes me parurent ſatisfaites de leur état; toutes me ſemblerent jouir de cette paix intérieure qui nous fuit dans le tumulte du monde. J'y

ſuis retournée pluſieurs fois ; leurs diſcours ne ſe ſont point démentis, & j'ai fini par envier le ſort de celles que j'avois cru devoir plaindre.

Toni écoutoit ce diſcours avec étonnement. Le goût que Lucile annonçoit pour la retraite pouvoit le tirer lui-même d'un très-grand embarras. Cependant il mit dans ſa réponſe toute la franchiſe qui étoit dans ſon caractere. Il ne faut pas, lui dit-il, en croire ces eſclaves ſolitaires, ſur leur parole. Elles regardent comme un devoir & de ſouffrir & de diſſimuler ce qu'elles ſouffrent. D'ailleurs, il ſe gliſſe dans toutes les claſſes de la ſociété certain orgueil d'état qui ſuggere les éloges que chacun fait du ſien.

Vous avez raiſon, reprit Dartevel : mais comme chacun ne peut faire du ſien qu'un éloge un peu forcé, il ne s'agit que d'en ſupprimer une partie & de s'en tenir au ſurplus ; on aura alors un tarif aſſez exact de la maniere d'être de tous les humains. Il ſortit alors, ſous quelque prétexte, & laiſſa Toni dans le plus grand embarras où il ſe fût jamais trouvé.

Lucile n'étoit pas moins émue. Elle en revint à queſtionner Toni ſur ſes affaires domeſtiques. Elles ne m'ont attiré aucune diſcuſſion, reprit-il ; mais je n'en ſuis ni plus

ſatisfait, ni moins à charge à moi-même.

Avez-vous, reprit Lucile, quelque ſujet de chagrin que j'ignore ?

Ah ! s'écria-t-il, mon déſeſpoir eſt d'être obligé de vous en faire part !

Expliquez-vous, lui dit-elle, ſi en effet vous croyez cette explication néceſſaire.

Hé ! puis-je garder un perfide ſilence ? ajouta l'époux de Clairette : je ne mérite que votre compaſſion, & je mériterois votre mépris. Jugez-moi, pourſuivit-il, en ſe précipitant à ſes genoux, & réglez mon ſort. Je ne me ſens point la force de faire mon devoir ſans votre aveu.

Lucile encore plus émue laiſſa échapper quelques larmes. Je vois, lui dit-elle, par votre ſilence même, que vous avez de terribles ſecrets à m'apprendre. Mais parlez ; je ſuis préparée à tout. En même temps, elle voulut l'obliger à s'aſſeoir à côté d'elle. Non, lui dit-il, cette ſituation eſt faite pour moi ; mes yeux ne ſont plus dignes de fixer les vôtres. J'ai trahi Clairette, & je vais vous trahir. Clairette n'étoit point coupable, & je le ſuis envers elle, envers vous. J'ai cauſé ſes maux, & elle a gémi des miens. Je l'ai retrouvée, pourſuivit-il, cette malheureuſe épouſe ; & je l'ai retrouvée dans l'aviliſſement, dans la ſervitude !....

Comment! que dites-vous ? interrompit Lucile. . . . feroit-il poffible ! . . .

Rien n'eft plus vrai, reprit Toni en gémiffant ; Clairette eft affervie à des devoirs qui l'aviliffent & qui me déshonorent. Puis-je l'abandonner plus long-temps à cet état d'ignominie ? je ferois un monftre indigne de la fociété des humains ; indigne fur-tout de la vôtre. Vous allez me haïr ; mais vous me mépriferiez....

Ecoutez, mon cher Toni, interrompit Lucile, je fuis informée d'une partie des chofes que vous avez cru m'apprendre. Je vous paroîtrai ferme, parce que j'ai eu le loifir d'être foible. Vous m'avez coûté des pleurs ; mais j'ai du moins la confolation de vous en voir répandre. Je me rends juftice & je vous la rends. Laiffez-moi feulement libre vingt-quatre heures, & ne revoyez Clairette qu'avec moi. Vous partirez tantôt avec votre ami ; je vous attendrai demain à la même heure ; l'événement vous informera du refte.

Elle lui tendit la main, & Toni fe releva en baifant de nouveau cette main, mais non pas avec la même affurance qu'autrefois. Le Philofophe reparut. On dîna affez gravement ; après quoi Lucile invita Toni & Dartevel à revenir le jour fuivant à la même heure.

Il me femble, difoit le Philofophe à Toni

chemin faisant, que Lucile est assez bien résignée. Vous voyez que certaines choses sont plus effrayantes dans la perspective que dans un point de vue plus rapproché. Il est vrai, reprit l'époux de Clairette, que Lucile semble s'être dit tout ce que je n'ai moi-même osé lui dire; mais peut-être n'en est-elle pas moins à plaindre, & dès-lors je le serai toujours d'avoir fait son malheur.

Le Philosophe approuvoit au fond cette sensibilité; cependant il n'épargna rien pour consoler son Eleve. Ecoutez-moi, mon cher Toni, lui disoit-il; nous sommes de voyageurs sujets à nous égarer. Heureux quand nous parvenons à reprendre la véritable route; mais quand nous avons repris l'une, nous ne pouvons pas empêcher qu'il ne reste quelques traces de nos pas dans l'autre.

CHAPITRE XIV.

Générosité de Lucile. Suite des épreuves qu'on fait subir à Toni.

On a vu des héros bien dormir la veille d'une bataille; mais ces héros n'avoient ni une maîtresse à quitter, ni une femme à reprendre. Toni, qui avoit l'une & l'autre chose

à faire, dormit peu la nuit qui précéda cette double opération. Il se rendit à C...... à l'heure indiquée, toujours accompagné du Philosophe. Ils trouverent Lucile qui les attendoit. Ne perdons point de temps, leur dit-elle; partons à l'instant même. Elle monta seule dans une voiture, & Toni & Dartevel remonterent à cheval. Ni le Philosophe ni son Eleve ne comprenoient le but de ce voyage. On arrive au bout de quelques heures, & Clairette reparoît aux yeux de Toni sous un extérieur aussi simple que celui où il l'a vue deux jours auparavant. L'aspect de Lucile troubla Clairette, & celui de Clairette causa une vive émotion à Lucile. Qu'elle est aimable! qu'elle est intéressante! s'écria-t-elle en l'embrassant. Il seroit aussi injuste que difficile de ne pas lui restituer ce qu'elle ne devoit jamais perdre! Madame, poursuivit-elle, on m'a peut-être accusée d'avoir voulu attenter à vos droits; le parti que je vais prendre est bien propre à vous tranquilliser au moins sur l'avenir. Daignez, ajouta-t-elle, recevoir cet écrit cacheté, & ne l'ouvrir que deux heures après mon départ. Je n'ai certainement rien à vous prescrire; mais c'est une grace que je vous demande. Joignez-y celle de vouloir bien ne pas mépriser ce qu'il renferme. A ces mots elle donna cet écrit à Clairette,

rette, & fit promettre à Toni d'en refpecter les difpofitions.

Jufqu'à ce moment, ni le Vieillard ni fa fille n'avoient point paru : on les rencontra dans le jardin, que Lucile eut la curiofité de vouloir parcourir. Elle eut lieu d'être fatisfaite & de l'accueil qu'ils lui firent & de l'ignorance où ils parurent être fur tout ce qui la concernoit. On l'invita à venir fe repofer dans les appartements : elle s'en excufa, & dit qu'une raifon indifpenfable l'obligeoit de partir à l'inftant même. Elle refufa également l'offre qu'on lui fit de l'accompagner ; & après avoir fait promettre encore une fois à Toni de refpecter les difpofitions de l'écrit qu'elle laiffoit à Clairette, après lui avoir ferré la main pour la derniere fois, elle remonta dans fa voiture qui s'éloigna avec beaucoup de rapidité.

Toni dans ce moment gardoit un filence morne. Il éprouvoit mille fentiments confus, de ceux qu'on ne définit pas & qu'on ofe encore moins approfondir. Il étoit honteux & de fes écarts, & de la maniere dont ils venoient d'être réparés, & de tout l'avantage qu'ils donnoient à Clairette fur lui, & de tous les tourments que peut-être ils préparoient à Lucile. Il eft bien accablant, difoit-il, d'avoir à craindre des reproches, tandis qu'on

s'en fait à soi-même de si rigoureux.

Il regarda Clairette, & il vit qu'à peine elle osoit l'envisager. Il s'apperçut qu'elle pleuroit, & qu'elle essayoit de lui cacher ses larmes. Qu'avez-vous? ma chere Clairette, lui dit-il: vous reste-t-il encore quelques chagrins? Non, lui répondit-elle, mais je crains qu'il ne vous en reste à vous-même & que vous ne me les imputiez. Ah! bannis cette crainte, s'écria Toni; compte sur moi, compte sur toi-même, compte sur l'ascendant que l'amour te donne sur ce cœur qui t'appartient, & qui ne te fut jamais enlevé. J'eus des torts; mais ne crains pas que nul de mes sentiments, nulle de mes actions, t'en rappelle jamais le souvenir.

Le Vieillard & sa fille, qui s'étoient un peu éloignés, ne perdoient cependant rien de cette conversation. Toni s'approcha d'eux; & les remerciant de nouveau des égards qu'ils avoient eus pour Clairette, il ajouta qu'il espéroit qu'on ne la lui retiendroit plus. C'est de quoi je ne vous réponds pas encore, lui dit la Marquise. Croyez-vous qu'il me soit plus facile de me séparer pour jamais de Clairette qu'à vous d'en être encore séparé pour quelques jours?

Mais, Madame, reprenoit Toni, il est temps que Clairette prenne possession d'un

état plus digne d'elle. Je puis encore faire violence à mon amour ; mais c'eſt la faire trop long-temps à ma délicateſſe.

Je vous l'ai déja dit, reprit la Marquiſe, votre délicateſſe n'a rien à craindre. Clairette eſt ici comme chez ſoi, & rien n'empêche qu'elle ne croie être chez elle. En un mot, je ne me ſens point encore la force de vous l'abandonner. Si vous avez vos droits, j'ai les miens ; & s'il faut diſcuter la matiere, nous la diſcuterons.

Toni ne concevoit rien à cette chicane, & deux heures s'écoulerent ſans qu'il pût y mettre fin. Le moment d'ouvrir le paquet de Lucile étant arrivé, Toni pria Clairette de l'ouvrir elle-même. Il n'étoit cependant pas ſans inquiétude ſur ce que renfermoit cet écrit ; mais bientôt l'inquiétude fit place à la ſurpriſe. Cet écrit cacheté contenoit une donation en faveur de Clairette d'une terre que poſſédoit Lucile, & d'une ſomme qu'elle avoit dépoſée chez un Notaire de la ville qu'elle habitoit alors. Il devoit remettre, en même temps à Clairette tous les titres qui lui aſſuroient la poſſeſſion de cette terre. Le don entier étoit un objet de cinquante mille écus. Il y avoit dans ce même paquet une lettre pour Toni, & cette lettre ne contenoit que ce peu de mots.

» La derniere preuve d'amitié que j'exige » de vous, c'est de ne vous opposer à rien » de ce que je prétends faire. Ce qui me reste » est plus que suffisant pour l'état que j'em» brasse. Ne cherchez point à combattre au» cun de mes projets. A l'heure que vous li» rez cette lettre je me serai déja soustraite » au monde, & je ne recevrai ni visites, ni re» présentations. «

Chacun applaudit à la générosité de Lucile, & plaignoit sa destinée. Quel est votre dessein ? demanda la Marquise à Toni. De remercier Lucile & de refuser ses dons, répondit-il. J'approuve cette délicatesse, reprit la Marquise ; il ne convient ni que Lucile se dépouille de sa sorte, ni que Clairette s'enrichisse de ses dépouilles.

Tandis que le Vieillard continuoit la conversation avec Toni & le Philosophe, la Marquise, après avoir dit quelques mots tout bas à son pere, s'éloigna avec Clairette. Vous resterez avec nous, dit le Vieillard à Toni & à Dartevel : un nouveau châtiment que ma fille impose au Chevalier, c'est de passer la nuit sous le même toit que Clairette. Il faut bien, ajouta-t-il en souriant, se prêter un peu au caprice des femmes.

Toni accepta aisément la proposition. Il brûloit d'impatience de savoir à quoi tant de myste-

res pourroient aboutir. Tout cet entretien s'étoit paffé dans un fallon fitué au milieu du jardin. Le Vieillard fit voir à fes hôtes quelques embelliffements qu'il avoit fait faire à fa folitude ; après quoi, il les conduifit dans les appartements. Ils y trouverent la Marquife, Clairette & fon fils ; mais Clairette avoit changé d'extérieur, elle étoit fuperbement vêtue, & placée fur un fopha à la droite de la Marquife. Que fignifie ce changement ! s'écria Toni ! Quel excès de magnificence ! Ah ! cet appareil eft fuperflu : Clairette eft fuffifamment parée des dons de la Nature.... Venez mon fils, dit la Marquife à l'époux de Clairette ; approchez & recevez ma fille de ma propre main. Vous voyez que j'avois fur elle des droits dont je n'abufe pas longtemps.

Toni, pour toute réponfe, tomba aux genoux de la Marquife, lui baifa les mains & les mouilla de fes larmes. Elle le releva, en l'embraffant : le Vieillard l'embraffa de même & pleuroit comme lui. Le Philofophe étoit vivement ému. Pour Clairette, on lifoit dans fes yeux attendris la joie réunie à la fenfibilité.

J'ai peine à croire ce que je vois, lui difoit Toni en la preffant avec tendreffe ; mais j'ai moins de fatisfaction de te voir jouir d'u-

ne fortune considérable, que je n'en avois de t'en offrir une plus médiocre.

Il faut, leur dit la Marquise, rectifier ce qui manque à votre union par la forme; il faut, dis-je, réhabiliter un mariage qui sent un peu le mariage clandestin. Toutes les mesures à cet égard sont déja prises, & votre patience ne sera pas mise à une longue épreuve.

Le souper qui suivit cette explication fut des plus gais. Cependant Toni dormit peu la nuit suivante. Le merveilleux de ces événements occupoit son esprit, & il étoit impatient d'avoir le dernier mot de cette longue énigme.

CHAPITRE XV.

Explication & conclusion.

CLAIRETTE satisfit cette impatience dès le premier entretien qu'elle eut avec lui. Vous vous rappellez, lui dit-elle, mon cher Toni, la malheureuse catastrophe qui nous sépara. Je ne puis vous peindre, non, je ne vous exprimerai jamais quel fut mon désespoir, lorsqu'à mon retour je ne vous retrouvai plus, & que j'appris les circonstances de votre en-

lévement ! Tout me parut fini pour moi. Je perdis toute connoiſſance, & j'euſſe perdu, ſans doute, la vie ſans le ſecours que me donnerent quelques voiſins. Je crois même que je me fuſſe donné volontairement la mort, ſi je n'euſſe porté dans mon ſein un gage de votre amour. Ce gage précieux me ſoutint contre mon déſeſpoir & mes infortunes. Je fis des recherches inouies pour découvrir le lieu où vous étiez ; elles furent inutiles. J'attribuois votre malheur tantôt au Baron, tantôt à Dargentieres, tantôt au jeune Comte de.... Mais une lettre que ce dernier vous adreſſoit me détrompa. Il vous écrivoit qu'un ordre ſubit l'avoit obligé de partir à l'inſtant même pour ſon régiment ; que ce départ dérangeoit pour le moment notre partie de campagne, mais qu'il ne ralentiſſoit pas l'envie extrême qu'il avoit de vous obliger. Ce ne fut même qu'au bout de plus de deux mois qu'il reparut. Il vint me voir & demanda de vos nouvelles avec empreſſement. Je lui fis part & de votre diſgrace, & même de mes ſoupçons : mais j'eus lieu de voir & à ſon air de ſurpriſe, & à l'intérêt qu'il prenoit à votre deſtinée, que ces ſoupçons étoient injuſtes. Vous me connoîtrez mieux, Madame, s'écria-t-il ; je ſuis incapable d'un lâcheté. Je venois annoncer à votre époux certains ar-

rangements qui pouvoient lui être utiles ; mais puifqu'il eft dans les fers, je vous donne ma parole qu'il fera libre, ou que j'aurai perdu tout crédit à la Cour. Il vint à bout de faire lever l'ordre en vertu duquel on vous avoit arrêté ; il apprit même que cet ordre avoit été obtenu par le Baron ; & j'ai fu depuis que l'indigne confidente de Dargentieres, dont j'avois eu le malheur de faire moi-même ma confidente, avoit donné à ce perfide toutes les indications qui pouvoient l'aider à nous nuire. Ce fut lui qui informa le Baron & de notre union & de notre demeure. Il en réfulta les maux que vous avez éprouvés. Malheureufement vous aviez difparu lorfqu'on alla pour brifer vos fers, & je vous perdis de nouveau lorfque je me félicitois de vous avoir retrouvé. J'ignore comment je ne fuccombai point à ce nouveau malheur. Peu de temps après je donnai le jour à cet enfant qui a été depuis ma principale confolation. J'étois à peine rétablie quand je reçus une lettre du Comte ; car il ne me rendoit plus de vifites dans la crainte de me compromettre. Il me propofoit, en attendant votre retour, d'entrer dans un couvent où j'aurois pour fociété une de fes parentes, fociété qui, à coup sûr, me plairoit. Cette maifon étoit fituée à quelque diftance

de Paris. Je choisis pour mon fils une nourrice dans le même village qui touchoit à ce couvent, & je pris le parti de m'y renfermer. Paris, où vous n'étiez plus, n'avoit rien qui pût me plaire, la société me devenoit à charge, & je bénis la destinée de m'avoir conduite dans cette solitude.

Il est inutile d'ajouter que Toni fut & témoigna être vivement touché de ces tendres expressions. Clairette poursuivit en ces termes : Le Comte ne m'avoit point trompée. A peine je vis sa parente qu'elle m'intéressa. Elle parut éprouver la même impression en me voyant, & bientôt nous devînmes inséparables. Une pareille intimité excite nécessairement la confiance. Nous ne tardâmes point à n'avoir absolument rien de caché l'une pour l'autre. A mesure que j'instruisois la Marquise de ce qui me concernoit, je voyois croître son attention & l'intérêt qu'elle prenoit à ma destinée. Elle me fit répéter dix fois le peu que je savois de mon origine, & certaines circonstances de ma déplorable histoire. Est-il possible, me disoit-elle un jour, que vous n'ayez aucune connoissance de vos parents ? Aucune, lui dis-je, & c'est là un de mes plus grands malheurs. Mais, reprit-elle, ne vous reste-t-il rien qui vienne de leur part, & qui puisse

vous donner quelque notions de leur état ? Rien, ajoutai-je, excepté certaine boîte dont je ne connois pas même l'usage. Voyons-la, me dit-elle avec empressement. Je la lui remis : elle changea de couleur à son seul aspect. Elle l'ouvrit avec une facilité qui m'étonna : mais je fus encore plus étonnée de la voir me serrer dans ses bras, en s'écriant : tu es ma fille, ma chere fille, reconnois l'image de ton pere & la mienne. Hélas ! tu ne le verras jamais en personne. Il n'est plus ! mais je te retrouve.... J'ai réparé la moitié de mes pertes.

J'étois presque sans connoissance entre les bras de ma mere ; mon cœur oppressé exhaloit de longs soupirs, & ne permettoit pas à ma bouche de rien exprimer. Oh ! ma mere ! m'écriai-je enfin d'une voix étouffée, que ce moment est doux, mais qu'il est au-dessus de mes forces ! Je sens que je succombe sous le poids de mon étonnement & de ma joie. Des larmes abondantes coulerent des yeux de ma mere & des miens ; mais on n'en versa jamais de plus délicieuses.

Après ces premiers moments donnés à la tendresse, poursuivit Clairette, ma mere entra dans quelques détails sur ma naissance, détails dont son pere nous avoit déja instruits

en partie, & que sans doute vous vous rappellez. Oui, reprit Toni, & je me rappelle aussi que la Nature parloit à l'ame de ce respectable Vieillard sans qu'il en pût même soupçonner la cause. Hélas ! reprit Clairette, j'éprouvois les mêmes impressions sans pouvoir mieux les définir. Je reprends le récit de ma mere.

A peine, poursuivit-elle, aviez-vous vu le jour, que votre pere & moi nous fûmes obligés de fuir la maison paternelle. La haine, qui divisoit les deux familles, ne lui faisoit pas espérer plus d'indulgence de ses parents que je n'en attendois des miens. Vous étiez encore au berceau quand nous prîmes le parti de quitter la France, & même de passer en Amérique. Il n'étoit pas possible de vous exposer aux fatigues d'un pareil voyage. L'excellente réputation d'Hubert nous détermina à lui confier le soin de vos jours. Je dois ajouter qu'un mariage en forme, quoique secret, avoit légitimé votre naissance ; mais nous ne laissâmes à Hubert aucune indication précise sur votre origine. J'en excepte ce double portrait qui même ne pouvoit guere être ouvert que par nous. Enfin, poursuivit ma mere, nous nous embarquâmes pour le Canada. L'amitié intime qui subsistoit entre votre pere & un des

principaux perſonnages de cette contrée ; lui avoit fait préférer cette retraite à toute autre. Nous l'habitions depuis quatre ans lorſque la guerre ſurvint. Votre pere voulut encore ſervir ſa patrie qu'il ne pouvoit plus habiter. Il obtint, ſous un autre nom que le ſien, un emploi de marque. Il ſe ſignala dans toutes ces batailles où une poignée de François diſſipoient une multitude d'ennemis ; mais, hélas ! pourſuivit-elle en ſanglottant, il périt dans la derniere action ! Jugez de mon déſeſpoir & de l'état déplorable où je me trouvois réduite ! Jettée à deux mille lieues de ma patrie, ne pouvant y revenir qu'à travers mille dangers, & d'autres périls m'attendant même à mon retour, je fus prête à ſuccomber ſous le poids de mes infortunes. Je ne projettois rien, je ne prévoyois rien. On me preſſa de m'embarquer ſur un vaiſſeau qui repaſſoit furtivement en France. Je m'y jettai au riſque d'être enlevée par les Anglois. Nous eûmes le bonheur de leur échapper, & je débarquai ſans accident à Rochefort. Je pris la route de Paris, toujours également indéciſe ſur ma deſtinée. J'avois pour tante la mere du jeune Comte de .... le même qui vous a indiqué cet aſyle. Je crus qu'une femme devoit être compatiſſante aux foibleſſes & aux malheurs

malheurs d'une autre femme. J'allai la voir. Elle étoit informée de tout ce que j'avois à lui dire, excepté de mes dernieres disgraces. Elle en parut vivement touchée, & m'offrit son amitié & ses services. Elle ne m'offrit point de me réconcilier avec mon pere, n'étant pas elle-même en bonne intelligence avec lui. J'étois résolue de me soustraire aux regards du public & de vivre dans la solitude. Cette tante officieuse me facilita l'entrée du couvent où nous sommes. Elle avoit soin de tout prévoir & de pourvoir à tout. Mais une inquiétude mortelle ne me laissoit point jouir du repos qu'on vouloit me procurer : l'incertitude où j'étois sur votre sort troubloit entiérement le mien. J'envoyai sur les lieux que vous étiez supposée habiter, un homme sûr & intelligent. Quel fut mon désespoir d'apprendre qu'Hubert n'existoit plus & qu'on ignoroit entiérement votre destinée ! Ce dernier coup acheva de m'accabler ; je vis qu'il ne me restoit sur la terre aucun motif de consolation. Pour comble d'infortune, je perdis encore la Comtesse de ..... cette tante, ou pour mieux dire, cette amie si respectable & si chere. Il est vrai que son fils a suivi exactement ses traces. Je me suis même vue obligée plus d'une fois de prescrire des bornes à ses pro-

cédés. Mais, ajouta-t-elle en me ſerrant de nouveau dans ſes bras, de tout ce que le Comte avoit fait pour moi rien n'eſt égal à ce qu'il vient de faire : c'eſt à lui que je dois le bonheur de poſſéder ma chere fille ; & ſi mon pere daignoit un jour me recevoir en grace, je me conſolerois, en quelque ſorte, de ce que j'ai perdu, en faveur de ce que j'aurois retrouvé.

Vos vœux, mon adorable mere, lui dis-je en l'accablant de nouvelles marques de tendreſſe, vos vœux ſeront facilement exaucés. Ne craignez plus la préſence d'un pere dont votre abſence fait tout le malheur. Il a tout pardonné, il brûle de vous revoir. Offrez-vous ſeulement à ſa vue, & ſon cœur volera à votre rencontre.

Le crois-tu ? ma chere fille, me dit-elle. Je vous le garantis, repris-je ; j'ai vu couler ſes pleurs, j'ai entendu ſes regrets. Alors je lui détaillai le diſcours dont vous-même aviez été le témoin. Hé bien ! me dit-elle avec un tranſport de joie, ſois aujourd'hui le nœud qui rapproche le pere & la fille, devient médiatrice entre ton aïeul & ta mere. Il ne réſiſtera point à ces inſtances. Qui pourroit y réſiſter ?

A l'inſtant même, pourſuivit Clairette, on nous annonça le Comte. Nous accourûmes

l'une & l'autre au parloir. Soyez le bien venu, cher Comte, lui dit ma mere, venez partager la joie que j'ai de retrouver ma fille. C'eſt ſa mere qui vous la préſente. Eſt-il poſſible ? s'écria le Comte ; n'eſt-ce point une métaphore ? Non, reprit la Marquiſe, je vous parle ſans figure. C'eſt ma fille, ma chére fille, que je ne croyois jamais revoir, & que vous avez conduite vous-même dans mes bras.

Jamais il n'y eut d'impreſſion plus vive que celle qui parut alors ſur le viſage du Comte. Il nous félicita l'une & l'autre ; il ſe félicita lui-même de nous avoir ainſi rapprochées. Madame, ajouta-t-il en s'adreſſant à moi, vos ſentiments décéloient en vous ce que vous ignoriez vous-même ; & tout motivoit le reſpect involontaire que vous inſpiriez à d'autres.

Ce n'eſt pas tout, ajouta ma mere ; je retrouve un pere en même temps que je retrouve ma fille. Elle m'a inſtruite des diſpoſitions favorables où il eſt à mon égard ; & ſur le champ elle lui détailla tout ce que je lui avois appris à ce ſujet. Je n'en ſuis point étonné, reprit le Comte ; la nature ne perd jamais ſes droits que pour un temps. Mais, ſi vous daignez m'en croire, vous me laiſſerez ménager cette réconciliation. Il ſera toujours temps

d'informer votre pere du lieu où vous êtes ; quand vous faurez, en dernier reffort, les difpofitions où il eft lui-même.

Ma mere approuva le confeil du Comte. Il nous quitta fur le champ pour aller écrire à mon aïeul, & revint le jour d'après nous communiquer fa lettre. J'y en joignis une en mon propre nom. J'y rappellois à ce refpectable Vieillard les marques de bienveillance qu'il m'avoit prodiguées fans me connoître, & je le priois de ne point refufer à fa petite-fille les mêmes fentiments qu'il lui avoit accordés à titre d'inconnue.

Il eft inutile de vous dire avec quelle impatience nous attendîmes fa réponfe. Elle ne fe fit pas long-temps attendre, & elle ne pouvoit être plus favorable. Il nous invitoit, ma mere & moi, à partir fur le champ pour nous rendre auprès de lui. Il ajoutoit que fans fon âge & fon extrême foibleffe, il feroit lui-même parti pour la capitale. Toute fa lettre, au furplus, étoit remplie d'expreffions affectueufes ; tout y annonçoit que le reffentiment avoit fait place à la tendreffe paternelle.

Nous n'héfitâmes plus, & nous fîmes toutes les difpofitions pour notre départ. Le généreux Comte voulut abfolument nous accompagner. On mit en queftion fi je devois emmener mon fils, attendu votre abfence &

les explications subites que sa présence exigeroit. Je ne pus me résoudre à me séparer de lui, & je déterminai facilement sa nourrice à nous suivre. Il fut seulement décidé qu'on les laisseroit l'un & l'autre dans le lieu le plus voisin de celui où nous allions.

Notre voyage fut heureux à tous égards, & la réception qui nous attendoit surpassa encore nos espérances. Je vous épargne les détails d'une entrevue & d'une réconciliation mille fois plus touchantes que je ne pourrois vous l'exprimer. Imaginez la nature qui se rapproche d'elle-même après en avoir été long-temps séparée; un pere qui retrouve sa fille qu'il croyoit avoir perdue pour jamais; une fille qui n'osoit reparoître aux yeux de son pere & qui se trouve pressée dans ses bras. Ne crains rien, lui disoit-il, tout est pardonné depuis long-temps, & tout l'eût été d'abord si tu ne m'avois point fui. Ce que je te pardonnois le moins c'étoit ton absence. Enfin, poursuivit-il, je ne me croirai donc plus seul sur la terre, & lorsque je la quitterai, ma fille au moins me fermera les yeux. Elle me survivra, & je n'aurai point la douleur de périr tout entier.

Je n'étois pas oubliée, ajouta Clairette, dans les expressions de tendresse du Vicomte. Va, me disoit-il, mon cœur t'avoit adoptée

avant que tes droits me fussent connus. C'étoit la Nature qui parloit, lorsque je croyois n'entendre que la voix de l'Humanité.

Le Comte étoit enchanté de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Il dut lui-même être satisfait de l'accueil qu'il reçut. Ma mere ne laissa point ignorer à l'oncle tout ce qu'elle devoit au neveu, & la reconnoissance du Vieillard parut égaler la générosité du jeune homme.

Cependant, continua Clairette, nous fûmes bientôt, ma mere & moi, livrées à des nouvelles alarmes. La joie avoit fait sur le Vicomte une impression trop forte pour son âge & pour sa foiblesse. Peu s'en fallut que l'instant qui nous réunissoit à lui ne nous en séparât pour jamais.

Heureusement nos frayeurs se dissiperent au bout de quelques jours. Le Vicomte se trouva dans une situation paisible. Ses forces revinrent & parurent même augmenter. Alors il fallut entrer dans quelques détails qui n'avoient pas pu se faire jusqu'à ce moment. Ma mere instruisit le Vicomte de la maniere dont le hasard nous avoit réunies. Je fus moi-même obligée de faire plus d'un récit, que je ne fis pas sans hésiter. Le Vicomte me demanda ce qu'étoit devenu mon compagnon de voyage, & sur-tout qui vous étiez. Mais à

peine je lui eus nommé le Chevalier de Vernon, qu'il s'écria : Je le connois, je fus l'ami de son pere ; mes propres malheurs m'empêcherent de m'occuper des siens. Mais je savois confusément qu'il avoit laissé un fils. Il n'y eut jamais de plus honnête homme que le pere, ni de plus digne d'un meilleur sort. Il portoit, d'ailleurs, un nom des plus distingués de la Province, & son fils m'avoit intéressé sans le connoître. Il a grand besoin, repris-je en hésitant, que cet intérêt subsiste encore.... Ah ! de tout mon cœur, interrompit le Vicomte. Maintenant que la Nature ne gémit plus, je serois au comble de ma joie d'acquitter les dettes de l'amitié.

Je saisis ce moment, continua Clairette, je tombai à ses genoux. Hé bien ! lui dis-je en tremblant, ce malheureux Chevalier de Vernon, ce fils de votre ami intime.... est.... Parle, ma fille, me dit le Vieillard en essayant de me relever.... explique-toi... Il est mon époux ! m'écriai-je avec un effort involontaire, il est votre petit-fils ! Le Vicomte parut un peu étonné, mais sans paroître chagrin. Que d'événements imprévus ! s'écria-t-il. Ensuite, il m'obligea de me relever. Va, me dit-il, en m'embrassant, j'approuve ton choix, & je rends grace au Ciel de ne t'avoir pas réduite à faire un choix bien inférieur,

Mais pourquoi le Chevalier ne paroît-il pas ? Le Sort, lui dis-je en verſant beaucoup de larmes, nous a ſéparés. L'attachement du Chevalier pour moi lui a ſuſcité mille perſécutions. Il a briſé les fers où le retenoit ſa famille ; mais la crainte le retient encore éloigné de ſon épouſe, & j'ignore ſa deſtinée, comme, ſans doute, il ignore la mienne. Alors je lui expliquai plus en détail le genre des perſécutions que nous avions eſſuyées l'un & l'autre ; je lui peignis le caractere de vos perſécuteurs. Conſole-toi, me dit le Vicomte. La cauſe de ces perſécutions ne ſubſiſtant plus, elles finiront avec elle. Je ſuis très-sûr que le Baron ne dédaignera point mon alliance. Il faut s'adreſſer à lui directement.

Souffrez, dis-je à mon aïeul en lui preſſant les mains avec tendreſſe, ſouffrez qu'au défaut de mon époux, je vous préſente un autre lui-même. Que dis-tu ? reprit le Vieillard avec émotion, aurois-tu un fils ? Hélas ! oui, lui dis-je, un fils infortuné qui n'a pas encore joui des regards de ſon pere ! Ah ! qu'il paroiſſe aux miens, s'écria le Vicomte : pourquoi les en avoir privés ſi long-temps ? Je pouvois à l'inſtant le ſatisfaire, ajouta Clairette ; cet enfant étoit depuis la veille dans la maiſon ſans que le Vicomte en fût inſtruit. Il penſa expirer de joie en l'embraſ-

ſant. La fortune me rend plus qu'elle ne m'avoit ôté, s'écria-t-il enfin ; il ne manque plus à ma ſatisfaction que d'offrir, de ma propre main, le fils au pere & l'épouſe à l'époux.

Depuis ce moment, ajouta Clairette, on ne s'occupa que des moyens de nous réunir. Ce qui ſembloit le plus embarraſſant, étoit de découvrir quels lieux vous habitiez. J'écrivis au ſage Dartevel, & dès le jour ſuivant il ſe rendit auprès de moi. Il parut auſſi flatté de me revoir qu'étonné de tout ce que je lui appris. Selon lui, & d'après les notions qu'il avoit des circonſtances de votre fuite, vous ne pouviez être paſſé qu'en Angleterre ; & il ajouta qu'il étoit réſolu d'en riſquer le voyage. J'étois moi-même trop intéreſſée à cette recherche pour m'oppoſer à ſa générosité. Il eut quelques entretiens avec le Baron, à qui il fit aiſément approuver notre alliance ; & il partit pour Londres, muni d'un paſſe-port. Nous apprîmes à ſon retour qu'un de ſes amis lui avoit donné quelques éclairciſſements ſur votre ſéjour en Angleterre ; mais vous aviez déja quitté ce pays lorſqu'il y arriva. Il paroiſſoit même inſtruit de certains détails qu'il nous déguiſoit. Pour moi, ajouta Clairette, ce qui m'attriſtoit le plus, c'étoit votre abſence. La mort du Baron, qui

furvint, acheva de rendre à tous égards votre préfence néceffaire. Enfin, Dartevel imagina l'expédient qui nous a réuffi. Vous favez le refte. L'arrivée de Lucile avec vous, & certains bruits répandus à ce fujet, ont été le motif des épreuves qu'on vous a fait fubir; motif que je n'approuvois pas : mais ces épreuves n'ont fervi qu'à mettre dans tout fon jour la beauté de votre ame. Lorfqu'on penfe comme vous, il eft avantageux d'avoir à faire preuve de fa maniere de penfer.

Ah! lui dit-il, ne crois point que la feule générofité m'ait conduit dans cette circonftance. Ta feule vue a tout fait. On peut dans ton abfence ufurper quelques-uns de tes droits; mais pour les reprendre tu n'as qu'à te montrer. Te le dirai-je enfin? J'ai fait plus que te trahir; je t'ai foupçonnée. Voilà, fans doute, le crime que tu me pardonneras le moins. Raffure-toi, cependant; mes remords l'ont déja expié ainfi que mes autres foibleffes.

Un regard de Clairette fut toute fa réponfe; mais ce regard difoit tout. Il renfermoit en même temps un pardon, une apologie, & tous les fentiments de l'amour.

On ne tarda point à rendre les deux époux l'un à l'autre. Leur mariage fut ratifié de la maniere la plus authentique, & il leur fembla qu'ils s'uniffoient pour la premiere fois. Toni

conservoit pour Lucile une estime réelle ; mais il n'osoit s'offrir à ses yeux. Ce fut Dartevel qui se chargea & de la voir & de l'engager à reprendre ses dons. Il apprit qu'elle s'étoit réfugiée dans une Abbaye voisine, la même dont il lui avoit entendu faire l'éloge. Il s'y rendit, mais inutilement ; elle refusa de paroître. Ce ne fut même que plus d'une année après, que Clairette & la Marquise obtinrent d'elle une audience. Elle parut alors, mais sous l'habit de religieuse. Maintenant, leur dit-elle, que mon sacrifice est consommé, je puis cesser d'être invisible, & je ressens, comme je le dois, la faveur que vous me faites. Ce spectacle émut vivement la mere & la fille. Clairette, sur-tout, ne put retenir ses larmes. Que vois-je ? s'écria Lucile : est-ce vous, est-ce bien vous qui pleurez ? ... Quoi ! vous daignez vous intéresser à mon sort ! N'en doutez pas, reprit Clairette ; je voudrois bien qu'il fût en mon pouvoir de l'adoucir. Ah ! quelle ame ! quelle ame ! ajouta Lucile. C'est trop que de réunir tant de vertus à tant de perfections ! Mais ne me plaignez pas. Je suis arrivée au port après avoir essuyé plus d'un orage. La solitude n'effraie que ceux à qui le monde est inconnu : ceux qui le connoissent le quittent sans le regretter. En un mot, j'ai recouvré le seul bonheur dont je puisse désor-

mais jouir, le repos ; & peut-être n'est-il point ici-bas d'autre bien réel.

Il y auroit eu de la cruauté à vouloir désabuser Lucile. Ni la Marquise, ni Clairette ne l'entreprirent ; mais l'une & l'autre la prierent de vouloir bien reprendre un don qui étoit l'effet d'une générosité portée trop loin. Clairette est ma fille, lui dit la Marquise ; elle jouira d'une fortune assez considérable, & il seroit superflu d'altérer la vôtre en sa faveur. La mienne, reprit Lucile, me devient à moi-même superflue : mais, Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à Clairette, je sens que le zele m'a fait commettre une imprudence. Je croyois que la fortune avoit été aussi avare envers vous que la nature a été libérale. C'étoit une épreuve que j'ai voulu faire subir à Toni, ajouta la Marquise ; il étoit dans la même persuasion que vous ; mais cette épreuve n'a servi qu'à faire éclater la noblesse de ses sentiments.

On insista encore long-temps de part & d'autre. Enfin Lucile indiqua à Clairette quelques parents éloignés, mais pauvres, à qui elle pourroit transmettre le don qu'elle refusoit : ce qui fut effectué en peu de temps. Il y eut toujours depuis une amitié intime entre Clairette, la Marquise & Lucile. Toni eut la prudence de ne la voir que rarement. Il avoit

abjuré

abjuré toutes ses foiblesses, & il sentoit tout son bonheur. Il avoit retrouvé un ami, une épouse, un fils, le repos, & une société délicieuse. Lui & Clairette visitoient souvent la maison d'Hubert. C'étoit, malgré sa simplicité, leur maison de plaisance. Ils n'y firent aucun changement; ils vouloient que tout y rappellât à leur souvenir & leur sage Bienfaiteur & les plaisirs de leur enfance. Ils sembloient s'aimer encore davantage en revoyant les lieux où ils s'étoient d'abord aimés. Toni, enfin, disoit souvent en lui-même : Il est des liens qu'un cœur né sensible & vertueux ne peut jamais briser. J'ai long-temps erré loin de ma patrie & de Clairette : j'avois cru pouvoir oublier l'une & l'autre, & l'une & l'autre ne m'en sont devenues que plus cheres.

Fin de la quatrieme & derniere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans les quatre Parties de cet Ouvrage.

SECONDE PARTIE.

QUATRIEME PARTIE.

Fin de la Table.